SOLUTION
DU
PROBLÈME DE LA VIE
donnée par les Esprits

1er LIVRE

Médium : A. BERGER-BIT

Pourquoi naître ? pourquoi mourir ?
— Pour passer, pour voler d'un plus petit à un plus grand Bonheur !

PRÉFACE DE M. AMÉDÉE H. SIMONIN

ET EN POST-FACE

Credo de la Renaissance Morale



PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

VENTE EN GROS CHEZ F. DE LAUNAY
78, rue Taitbout, 78

1898

LE PROBLÈME DE LA VIE

SOLUTION
DU
PROBLÈME DE LA VIE
donnée par les Esprits

1er LIVRE

Médium : A. BERGER-BIT

> Pourquoi naître ? pourquoi mourir ?
> — Pour passer, pour voler d'un plus petit à un plus grand Bonheur !

PRÉFACE DE M. AMÉDÉE H. SIMONIN

ET EN POST-FACE

Credo de la Renaissance Morale



PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

VENTE EN GROS CHEZ F. DE LAUNAY
78, rue Taitbout, 78

1898

LIVRE PREMIER

DÉMONSTRATION SCIENTIFIQUE

DU BUT DE L'ÊTRE

SUR TERRE ET DANS L'ESPACE



Livre dicté par les Esprits

POUR FAIRE SUITE

AUX ŒUVRES D'ALLAN KARDEC



LIVRES RECOMMANDÉS

comme ayant servi de point de départ à la Communication avec les Invisibles

---

Traité de psychologie . . . . de M. Amédée H. Simonin.
Histoire de la psychologie . . . . »
Les Sentiments, les Passions, la Folie »
Le Matérialisme démasqué . . . . »
Solution du Problème de la Suggestion hypnotique . . . . »
Synthèse scientifique et philosophique »
Dialogues entre de grands Esprits et un vivant . . . . »
Les Vers dorés de Pythagore. . . d'après Fabre d'Olivet.
Les Grands Initiés . . . . d'Edouard Schuré.

Enfin,

L'Evangile selon le Spiritisme . . d'Allan Kardec.
La Genèse, les miracles et les prédictions »
Le Livre des Esprits . . . . »
Le Livre des Médiums . . . . . . »
Le Ciel et l'Enfer. . . . . »
Le Spiritisme devant la science . de Gabriel Delanne.

Et tous les livres de science classique.



PRÉFACE

I

M. A Berger-Bit va publier sur le Spiritisme un Livre qui lui a été dicté par les Esprits ; et il m'a prié de lui faire une Préface, « non pas, m'a- « t-il dit, pour que je donne une appréciation sur « l'Enseignement développé dans le Livre, mais « pour que j'affirme le fait de la communication « possible avec les Invisibles. »

Ma tâche est en apparence très simple, car rien n'est facile comme une affirmation : au fond, il n'en est pas ainsi. L'accomplissement de mon devoir doit s'accorder plus ou moins avec le désir de l'auteur. Dans une matière aussi délicate que celle de la communication des Esprits avec les vivants, surtout lorsqu'elle se fait entre un seul Désincarné et un seul Incarné, il y a des choses qui ne peuvent se rendre qu'avec des nuances fines et légères, et qui exigent une connaissance approfondie du sujet à traiter. Suis-je bien l'homme capable de donner pleine satisfaction à l'auteur ?

M. A. Berger-Bit est tout à la fois médium évocateur et médium écrivain. Comme Sweden-

borg, il a écrit sous la dictée même des Esprits. Il y a cependant une différence entre eux ; Swedenborg dit qu'il *a vu* ce qu'il écrit, et ses disciples l'appellent *Voyant* ; M. A. Berger-Bit *n'a pas vu*, et les Esprits lui ont *inspiré* ce qu'il a écrit.

On ne naît pas spirite : on le devient. On le devient pour toutes sortes de causes. Ceux qui le deviennent le plus promptement, sont ceux qui ont l'avantage d'être témoins d'un *fait patent*, portant en soi la certitude ou l'évidence, tels que les apports, les photographies, les matérialisations des habitants de l'Au-delà. Ce n'est pas ainsi que je suis devenu spirite, car je n'ai rien vu de tout cela, encore. Dire comment je le suis devenu sera la meilleure manière de répondre, je crois, au désir de l'auteur, ainsi qu'au besoin du lecteur.

II

Chacun sait que c'est en 1847, à Hydesville, dans l'Etat de New-York, que, dans la maison de John Fox, les Esprits commencèrent, par une manière nouvelle, à se manifester aux vivants incarnés. Je ne sache pas que dans les siècles passés, les Esprits, dans leurs manifestations, se soient livrés à un vacarme, à un tapage comme ils le firent sur les meubles de la maison de John Fox. Pendant six mois environ, les membres de la famille de ce brave homme ne purent pas dormir chez eux. Si les Esprits firent tout ce bruit en

vue d'une réclame pour que nous nous missions en rapport avec eux, ils ont réussi à merveille.

Cinq ans plus tard, quand j'arrivai à New-York, on ne parlait que *du dollar et des Esprits* ; et chaque soir, dans toutes les familles, on ne s'occupait que des tables tournantes et des esprits frappeurs (rapping spirits). Des hommes doués de bonne volonté, de vrais croyants, m'ont souvent engagé à aller avec eux dans les réunions de certains groupes où, m'assuraient-ils, je verrais des choses extraordinaires : des Esprits évoqués qui disaient tous les secrets intimes des personnes présentes ; des tables qui, d'elles-mêmes, faisaient, en sautant, plusieurs fois le tour du salon, etc., etc. Je ne peux pas dire combien de fois j'ai accepté la bienveillante invitation de ces Messieurs ; mais je peux dire que je n'ai jamais rien vu.

Pendant une douzaine d'années, plus ou moins, la mode, l'*emballement* des citoyens était général ; mais peu à peu, la partie la plus considérable de la population, voyant que les tables tournantes, au fond, ne leur apprenaient rien, mirent ce passe-temps de côté et ne s'en occupèrent plus. Mais un nombre considérable d'hommes et de femmes, formés par groupes, continuèrent à interroger les tables. A ce moment il se trouvait peu de gens instruits dans ces groupes ; on y travaillait sans contre-poids, sans frein, sans boussole ; une foi aveugle, provenant de l'ima-

gination et de sentiments exaltés, poussait ces spirites sincères vers le fanatisme, vers la superstition, vers un état d'esprit où le désir et la croyance au merveilleux, au surnaturel tiennent lieu de science, de savoir, de raison et de raisonnement. Une preuve de cet état mental fut donnée lors d'un congrès spirite (le premier, je crois), qui eut lieu à Cleveland vers 1865, à quelques années près. Des délégués de tous les points de l'Union s'y étaient rendus. Faute de science et de philosophie, on s'y *emballa* si bien que, le congrès terminé, 500 délégués en regagnant leurs pénates se firent arrêter, comme *esprits déraillés*, sur les lignes de chemin de fer. Ce fait, au moment qu'il se produisit, a été publié par tous les journaux de ce pays. Cela n'a pas nui au spiritisme de l'autre côté de l'Atlantique, car le nombre des croyants s'est augmenté annuellement d'une manière considérable. Si bien qu'aujourd'hui, à défaut d'une vraie statistique, on estime qu'il y a bien 15 millions de spirites aux Etats-Unis.

III

Dans des milliers de groupes, en Amérique d'abord, en Europe ensuite, on a fait parler les tables pendant dix, quinze, vingt, trente ans ; des médiums, ou prétendus tels, ont fait dire à ces tables assez de sottises pour en remplir toutes les cellules cérébrales des adeptes. Nous appelons *sottises*, en ces matières, toutes les demandes

adressées aux Esprits par les Incarnés, sur les choses privées et sur les affaires de cuisine de ces derniers.

Cet abus de la chose a amené un certain nombre de croyants à renoncer à eux-mêmes, à ne plus faire usage de leurs propres facultés mentales, à consulter les Esprits sur toutes les décisions à prendre relativement aux détails quotidiens de leur existence terrestre. On voit des gens qui, dans leur vie civile et sociale, n'osent pas remuer un petit doigt sans consulter leur avoué ; on en voit d'autres qui n'osent pas faire un pas ou mettre le nez dehors. sans un avis de leur médecin. Les avoués et les médecins se font payer ; les Esprits donnent leurs avis gratuitement *quand le médium n'est pas un charlatan.* Aussi longtemps que les spirites n'auront pas renoncé à occuper de leurs toutes petites affaires de ménage les Désincarnés qui daignent répondre aux évocations des vivants, le Spiritisme restera la risée d'un grand nombre de gens qui passent pour être éclairés et sensés. En d'autres termes, le Spiritisme n'entrera dans la voie normale, régulière, que lorsque les Spirites ne le considéreront qu'au point de vue des intérêts généraux de l'Humanité.

IV

Depuis le renouveau du Spiritisme, qui a commencé avec Swedenborg, les spirites se sont placés en dehors de la *Science psychique vraie.* Ils

ont pensé qu'en se mettant en rapport avec les Esprits, ils tireraient d'eux directement tout ce que l'homme a besoin de savoir sur lui-même. Cette tendance s'accentue de plus en plus. Les ouvrages écrits depuis quelques années, par des spirites qui sont de vrais savants, montrent que ces écrivains sont convaincus que le Spiritisme peut se passer des lois psycho-physiques et des lois de l'entendement : c'est une erreur grave, et dangereuse pour l'avenir du Spiritisme. Une comparaison donnera plus de clarté à notre pensée.

La Physiologie a voulu, elle aussi, tenir à distance la *Science psychique démontrée*, et se passer de son concours. Il en est résulté qu'elle n'a pas pu découvrir les fonctions des pièces internes du cerveau. Mais la Physiologie aura beau ajourner la reconnaissance officielle de sa *Jeune Sœur*, et continuer pendant quelques années encore la *conspiration du silence* ordonnée par l'Institut et l'Université, le jour du triomphe de la *Science psychique* est proche : ce jour-là, l'Institut aura vécu. La conséquence en sera que chaque savant de cette fin de siècle passera devant la postérité, avec une marque au front qui le désignera comme un homme ayant trahi les intérêts de la vraie science et ceux de l'humanité.

Le Spiritisme ne peut donner par lui-même, aux Incarnés, qu'une certitude plus grande de la vie de l'âme dans l'*Au-delà*, par les communications des Esprits avec les Vivants. Cette croyance sera très favorable et grandement sa-

lutaire aux hommes. Mais les humains ont besoin de se connaître ; et, se connaissant, ils comprendront bien mieux les données du Spiritisme. Il est étonnant que des écrivains essaient de souder directement le Spiritisme sur la physiologie et de supprimer implicitement la *Science psychique*, laquelle est l'intermédiaire naturel entre la physiologie et le Spiritisme. Cela retardera le développement, les vrais progrès et la diffusion du Spiritisme dans les masses. Un peu plus tard, le Spiritisme, comme la physiologie, sera forcé de reconnaître son erreur. Le livre de M. A. Berger-Bit, contrairement à tous les autres ouvrages sur le Spiritisme, non-seulement reconnaît la *science psychique*, mais s'en sert comme support et point de départ de la *Psychologie transcendantale* dont il donne la description.

V

Pendant une vingtaine d'années, j'ai subi le sort de tous les travailleurs de la pensée qui marchent avec leur époque et leurs contemporains, cherchant la vérité partout et ne pouvant pas tout voir à la fois. J'avais cessé d'aller aux réunions spirites parce que j'avais eu le désavantage de n'y rien voir et que, de plus, je n'en avais pas le temps.

Quelquefois, de temps en temps, je lisais dans les journaux des articles racontant les trucs joués par des spirites, trucs qui avaient valu à leurs

auteurs le ridicule d'avoir été découverts, ou d'avoir été condamnés à des mois ou des années de prison. C'est ainsi que j'ai appris :

1° Qu'un Docteur Monck avait été condamné en Angleterre, ainsi qu'un sujet de sa Majesté la reine Victoria, nommé Lawrence.

2° Que le célèbre médium américain, Slade, fut condamné à deux mois de travaux forcés, également en Angleterre.

3° Qu'un photographe spirite avait été condamné en France à deux ans de prison et à cinq cents francs d'amende. (1)

4° Que les médiums, frères Davenport, avaient été, à Paris, de 1866 à 1868, ridiculement surpris dans leur armoire ; leur truc fut parfaitement découvert ; ils quittèrent subitement la France.

5° Que Home, le plus célèbre des médiums appartenant au sexe masculin, s'était fait chasser des Tuileries, pour avoir donné son pied à l'Impératrice Eugénie, dans l'obscurité, en lui assurant que c'était la main de la duchesse d'Albe.

Tout cela ne détruisait pas ma conviction intime, savoir, *qu'il y avait quelque chose dans le Spiritisme*.

Vers 1889, j'avais à peu près terminé mes travaux sur la *science psychique*, lesquels avaient ab-

(1) Je n'ai appris que très tard (il y a environ deux ans seulement) qu'un spirite français bien connu, avait été le compère du photographe Buguet. Il est incompréhensible que les spirites n'aient pas tous rompu leurs rapports avec lui.

sorbé mon temps, plus ou moins complètement pendant près d'un demi-siècle. Il allait me devenir possible d'observer quelques sentiers parallèles à la route psychique ; j'allais pouvoir porter mes investigations sur des forces agissantes encore inconnues dans leurs causes, forces que l'on appelle le magnétisme, le somnambulisme ou sommeil non-naturel, le spiritisme, etc.

VI

Mes premières observations sur le Spiritisme ne furent pas très heureuses. Ce que je vis dans les deux séances du Congrès, auxquelles il me fut possible d'assister, ne me donna pas une bien favorable impression sur le Congrès ni sur les congressistes ; j'étais Gros-Jean après comme auparavant. L'énergie de mon désir de voir ne diminuait cependant pas. A peu près à la même époque, les circonstances me firent prendre connaissance du livre de M. Crookes : *Les nouvelles expériences sur les forces psychiques*.

La lecture de cet ouvrage, devenu célèbre comme son auteur, me troubla et augmenta mon anxiété de chercheur ou de travailleur dans l'inconnu.

M. Crookes a rapporté dans son livre comment, pendant longtemps, il avait vu l'esprit d'une jeune Anglaise, morte dans l'Inde, Katie King, qui se matérialisait avec l'aide et la coopération de son médium, Miss Florence Cook. Katie King lui avait dit qu'elle remplissait une mission en se

montrant en Angleterre. Huit jours avant d'avoir terminé sa mission, elle lui en donna avis. Dans l'intervalle, il prit d'elle quarante-quatre photographies. Voici comment M. Crookes rend compte de la dernière séance, on pourrait dire de la dernière soirée donnée par le charmant Esprit de Katie King.

« Jamais Katie n'est apparue avec une aussi « grande perfection ; pendant plus de deux heures, « elle s'est promenée dans la chambre, en causant « familièrement avec ceux qui étaient présents. « Plusieurs fois, elle prit mon bras en marchant, « et l'impression ressentie par mon esprit que « c'était une femme vivante qui se trouvait à « mon côté, et non pas un visiteur de l'autre « monde, cette impression dis-je, fut si forte que « la tentation de répéter une récente et curieuse « expérience devint presque irrésistible.

« Pensant donc que si je n'avais pas un esprit « auprès de moi, il y avait tout au moins une dame, « je lui demandai la permission de la prendre « dans mes bras, afin de me permettre de vérifier « les intéressantes observations qu'un expérimen- « tateur hardi avait fait récemment connaître « d'une manière tant soit peu prolixe. Cette per- « mission me fut gracieusement donnée, et, en « conséquence, j'en usai convenablement comme « tout homme bien élevé l'eût fait dans ces cir- « constances. M. Volkman sera charmé de savoir « que je puis corroborer son assertion que le « fan-

« tôme » (qui, du reste, ne fit aucune résistance) « était un être aussi matériel que Miss Cook elle- « même. »

Plus loin, M. Crookes, racontant la fin de la dernière séance, dit que Katie King disparut subitement. Voilà des faits, et un grand nombre d'autres de cette nature, affirmés par un savant de grande renommée : arrêtons-nous un moment sur ces choses extraordinaires.

M. Crookes, dans son livre, dit positivement à ses lecteurs qu'il n'est pas spirite, ni même spiritualiste. Or, un grand savant qui a la bonne fortune de voir et de palper un Esprit charmant, Esprit qui avait toutes les qualités extérieures d'une ravissante jeune fille, de causer avec lui pendant deux heures, de le voir s'évanouir en un clin d'œil, et *qui reste sceptique quand même*, doit inspirer au lecteur un doute sur les faits qu'il rapporte. Il y a là une illogicité qui choque tellement la raison que, pour ce qui me concerne, la position prise par ce savant, devant le monde scientifique et devant les spirites, a laissé mon esprit dans l'incertitude ; d'autant plus que M. Crookes, chimiste habile qui a découvert la *matière radiante*, ne cherche pas à donner la moindre explication sur les faits extraordinaires qu'il rapporte. Il se contente de dire aux spirites, pour ainsi parler : « J'ai vu un Esprit charmant ; je l'ai photographié après l'avoir palpé, après avoir causé maintes fois avec lui ; mais je ne suis pas spirite. » Il me semble que c'est une manière

de se moquer agréablement de son lecteur. M. Crookes, bien qu'Anglais, s'est montré en ces circonstances, au-dessous de sa position de savant et d'Anglais. Je vais m'expliquer.

En général, les Anglais savent garder vis-à-vis de leurs contemporains, les airs et les dehors de la logique, de la morale et du sens commun. M. Crookes, témoin de faits extraordinaires, s'est contenté de les raconter simplement, comme l'aurait fait un homme dépourvu d'instruction. Parmi les savants actuels il n'y a plus de synthétistes ; ils sont tous analystes. Cela se conçoit. Pour arriver promptement à la notoriété, il ne faut s'occuper que d'une science, il faut se faire *spécialiste*. On a bien plutôt fait d'étudier une science que de les étudier toutes. Les ambitieux y trouvent leur compte ; ils arrivent jeunes à la célébrité, l'un comme chimiste, l'autre comme physicien, celui-ci comme géomètre, cet autre comme astronome ou comme minéralogiste, ou comme juriste, ou, voire, comme *politicien*. La presse ne parlant que d'eux, ils se trompent eux-mêmes sur la valeur réelle de leurs facultés mentales ; et le public se trompe encore bien plus profondément qu'eux. Tant que les spécialistes restent sur le domaine de leur propre savoir, ils parlent d'une manière sensée ; mais quand ils en sortent ou qu'on les en fait sortir, pour agir sur un autre terrain, ils ne font rien de bien ; ils font ou disent des sottises ; leurs actes portent le cachet de la puérilité, de la contradiction, du dé-

cousu et de l'incohérence. On voit cela tous les jours. On l'a vu particulièrement lorsque l'on a voulu faire de notre chimiste en renom, M. Berthelot, un Législateur, un Ministre des Affaires Etrangères, etc. ; il s'est montré, dans ces situations, dépourvu de sens commun. Ce savant est privé de la qualité synthétique du raisonnement. Il avait jadis promis de faire l'*homunculus*. Comme il est intrigant, ambitieux et qu'il mange à une dizaine de râteliers, les têtes fêlées qui gouvernent la France depuis vingt-cinq ans, en ont fait un Ministre des *Affaires Etrangères*, pensant, probablement, qu'un homme habile devant une cornue ou un alambic, devait triturer les Matières Étrangères aussi bien que celles qu'il soumet à l'analyse de ses creusets dans son laboratoire. Ma digression n'est qu'apparente ; car, relativement au Sens commun, qui dit Berthelot dit Crookes ; et il m'est impossible de concevoir comment ce dernier a pu se contenter de raconter simplement ce qu'il a vu, sans chercher à remonter aux causes. Cela prouve qu'il n'est qu'analyste et qu'il reste étranger au travail synthétique. Nous verrons un peu plus loin que d'autres ont fait ce qu'il n'a pas eu la pensée de faire.

VII

J'ai à revenir sincèrement sur une opinion que j'ai donnée sur le Spiritisme, dans ma *Solution du Problème de la Suggestion hypnotique*. Quand

j'ai écrit le chapitre VI de cet ouvrage, j'étais sous l'impression que m'avait causée la lecture d'un livre de M. Wilfrid de Fonvielle, *Les saltimbanques de la Science*. Cet auteur, lauréat de l'Académie française, parle d'Allan Kardec d'une manière qui me fit croire qu'il l'avait lu : il est très sévère vis-à-vis de lui ; il le traite de « grand charlatan ». Je demandai à plusieurs personnes (journalistes, publicistes) si M. de Fonvielle était un écrivain sérieux, c'est-à-dire si, comme auteur d'un livre, il avait mis de côté toute passion et tout parti pris, et si on pouvait se fier à lui ? Ces Messieurs me répondirent que l'auteur des *Saltimbanques de la Science* était sérieux, et que l'on pouvait faire fond sur ses dires et ses opinions. Cependant, je n'étais pas absolument édifié ; et désirant voir l'auteur lui-même, j'allai chez l'éditeur, 13, rue du faubourg-Montmartre, pour avoir son adresse. Cet éditeur, Maurice Dreyfous, me dit qu'il n'avait pas cette adresse ; mais il me dit qu'un Monsieur, dont il me donna le nom, qui habitait la rue de Tournon du côté et un peu au-dessous de la caserne de la garde municipale, pourrait me la donner. Je me rendis le lendemain rue de Tournon ; là, on me dit que M. de Fonvielle avait une nouvelle adresse depuis six à huit semaines, mais qu'il ne l'avait pas encore fait connaître. Mon désir était de causer d'Allan Kardec avec l'écrivain dont je parle à mes lecteurs en ce moment ; ne pouvant y parvenir, je dus passer outre.

Pour les motifs rapportés plus haut, j'ai traité de jongleurs Home et Davenport qui s'étaient fait prendre la main dans le sac ; j'ai joint à ces deux noms-là celui d'Allan Kardec. C'est la seule fois que j'aie parlé d'un écrivain sur les dires d'un autre : une fois était de trop, et j'ai eu tort. Dans tous mes ouvrages, j'ai contrôlé toutes les idées et tous les faits qui y sont mentionnés ; et je me sens convaincu que je n'aurai jamais une autre rectification à faire relativement au contenu de mes ouvrages.

Quand le lecteur sera arrivé au bout de la lecture de cette Préface, il verra que j'avais des raisons sérieuses pour donner tous les détails qui précèdent.

VIII

Deux ou trois ans après la publication de ma *Solution du Problème de la Suggestion hypnotique*, j'avais un peu plus de temps à moi, et je pus me procurer les livres principaux d'Allan Kardec : *Le Livre des Esprits*, *Le Livre des Médiums*, etc.

La lecture de ces ouvrages me donna une haute idée du créateur du Spiritisme actuel, et m'inspira pour lui une profonde estime. Le Spiritisme n'étant pas et ne pouvant pas être une science, les ouvrages de Kardec sont ce qu'ils pouvaient être ; c'est tout à la fois une compilation et une collection de faits se rapportant au Spiritisme. Kardec était un homme convaincu, un homme

de bonne foi, doué d'une forte et belle intelligence ; il a senti de lui-même les points faibles de la doctrine spirite ; il a recommandé l'étude de la *science psychique* : ce que ses adeptes n'ont pas cru devoir faire jusqu'ici.

Je puis dire ici qu'après avoir lu Swedenborg et Allan Kardec, je suis devenu spirite. Je restai néanmoins inquiet à l'égard des matérialisations complètes, telles que celles qui ont été rapportées par M. Crookes. Je disais, et des médiums mis en état de somnambulisme par le magnétisme disaient comme moi, que M. Crookes, Home aidant, avait eu des visions suggérées, et que, de la meilleure foi du monde, il avait pris ces visions pour des réalités. Je disais aussi que les lois de la nature ne pouvaient pas être inversées ; que si des Esprits ou habitants de l'Au-delà pouvaient venir en chair et en os, causer agréablement avec nous pendant deux heures dans un salon, il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne se réincarnassent pas pour deux jours, deux mois ou deux ans ; et que, dans ce cas, on ne saurait plus *qui est mort et qui est en vie*. J'aime à voir, j'aime les preuves, j'aime l'évidence, et j'ai raison, témoin le fait cité plus haut, qu'il m'a fallu rectifier.

Or, des travaux récents ont prouvé le fait de la matérialisation absolue. Par des expériences que M. Crookes aurait pu et dû faire, on a acquis la certitude absolue que des Esprits se matérialisent complètement, et apparaissent au milieu

de gens privilégiés. Les photographies d'Esprits obtenues par M. Crookes et un nombre considérable d'autres spirites, auraient pu être prises sur le périsprit, et ne pouvaient donner par elles-mêmes la preuve suffisante de la matérialisation. Un pas décisif vient d'être fait ; si les expériences, *que je n'ai pas vues*, ont pour elles la certitude que leur prêtent ceux qui les ont faites, il est démontré que certains Esprits possèdent le pouvoir de se matérialiser et de se montrer à nous comme s'ils étaient encore vivants ou incarnés.

On se demandait (et je me demandais sans cesse pendant un certain temps) où et comment le fantôme prenait la matière pour se présenter en chair et en os, dans un salon où se faisaient des expériences avec un médium ? On a eu l'heureuse idée (je ne sais qui l'a eue le premier) de peser le médium, le fantôme et les assistants ; et on a reconnu que le poids de l'Esprit matérialisé était égal à la somme des pertes de poids qu'avaient subies le médium et les témoins. M. Alexandre Aksakof dans son livre *Animisme et Spiritisme*, s'étend longuement sur cette question, dans ses pages 242 à 261, 615 à 620, etc. (1).

(1) Il est regrettable que M. Aksakof parle de M. Ed. Von Hartmann tout le long de son ouvrage ; ce sont des réfutations sans fin sur les idées de M. Hartmann. M. Aksakof lui a fait trop d'honneur ; le docteur allemand est un esprit faux, absolument. Je lui ai mis la main dans ses contradictions, dans mon *Matérialisme démasqué*.

Le fantôme se présente à ceux qu'il visite, avec un poids de matière adéquat à sa taille, à ses apparences, etc. Tout le monde acceptera ce fait bien constaté. Mais une dernière question se pose : nous est-il possible de concevoir, dans notre état d'ignorance actuelle, de quelle manière, par quel processus, un Esprit remplit subitement de matière son périsprit et, une demi-heure, une heure ou deux heures après, rejette non moins subitement la matière de ce périsprit au moment où il s'évanouit ?

Pour nous, simples humains, qui ne connaissons pas encore l'A. B. C. de la science intégrale universelle, la réponse à cette question ne peut pas se faire par *preuve* démonstrative. Mais bien que nous ne puissions pas expliquer scientifiquement le processus employé dans ce cas par les Esprits, nous pouvons satisfaire notre besoin de savoir en demandant à la Raison et à la Philosophie le concours qu'elles peuvent nous donner en pareil cas. Les faibles idées que nous possédons déjà sur la matière, peuvent être utilisées dans le petit raisonnement que nous allons faire.

Chacun connaît aujourd'hui les trois états de la matière dont se sert la science appliquée à l'industrie. A l'état *solide*, la matière nous donne le minerai et le granit ; à l'état liquide, elle nous donne les eaux qui sont à la surface de notre globe ; à l'état gazeux, elle nous donne tous les fluides aériformes contenus dans notre atmos-

phère. Les savants, chimistes et physiciens, ont dit que la *matière radiante*, découverte par M. Crookes, représentait un échantillon du quatrième état de la matière ; ce qui voudrait dire que la matière radiante est à la matière gazeuse comme celle-ci est à la matière liquide, quant à la question de leur ténuité et de leur élasticité réciproques. Or, rien ne nous empêche de penser et de croire que la matière peut posséder une série d'états inconnus ; si, par exemple, elle en possède seulement vingt, nous pouvons avoir une idée (bien faible, certainement,) de la ténuité de la matière à son vingtième état. Les Esprits ayant un motif quelconque de s'incarner, ont le pouvoir de faire passer instantanément une partie de la matière de notre organisme, à un 10me, ou à un 15me, ou à un 20me état, et de se l'approprier pour en remplir leur périsprit, pendant un temps qui ne pourrait pas se prolonger au delà d'une certaine durée pouvant et devant se compter par minutes.

Pourquoi M. Crookes n'a-t-il pas demandé à Katie King des renseignements sur le processus qu'elle employait pour se matérialiser et se dématérialiser ? Elle aurait certainement donné des idées qui auraient pu nous être très utiles. Quand, un peu plus tard, le Groupe d'études de notre société l'*Avenir Social* entrera en action, nous saurons profiter des occasions qui s'offriront à nous.

Ceux qui éprouvent l'irrésistible besoin de connaître et de comprendre les choses, nous approuveront peut-être d'avoir donné l'essai d'explication ci-dessus. Il est des choses que l'on ne peut pas démontrer, et dont cependant on est heureux d'avoir une idée. Depuis certains sommets accessibles des montagnes de la Suisse, on découvre beaucoup de pics inaccessibles parmi les hautes montagnes couvertes de glace : bien que l'on ne puisse pas monter sur ces pics, on est content de les avoir vus. Pour ce qui me concerne, l'explication me suffit et me rend un des plus sincères croyants au Spiritisme.

AMÉDÉE H. SIMONIN.

Paris, le 26 décembre 1897.



BIBLIOGRAPHIE

Chers Lecteurs,

Croyez-vous le moment arrivé, s'arrêtant dans cette course folle pour la « Lutte de la vie », de chercher un instant si une Puissance que nous nommons : Fatalité ! — la supposant terrible, la supposant mauvaise, méchante, torturante, si, disons-nous, cette Fatalité n'est pas, au contraire : Bienfaisante, Heureuse, Harmonieuse dans toutes ses manifestations ?

Eh bien ! si vous le croyez, écoutez-nous un instant et vous serez persuadés que

le Bonheur

s'acquiert par la Sécurité du Lendemain, à tous égards ; que le Bonheur est donc la certitude que la Vie nous est conservée au travers de la Mort ; que la Souffrance est un élément du bonheur ; qu'enfin, il n'y a de « Mal » dans la Création, que l'Enfantement de « nous-mêmes » à cette Vérité que nous venons d'exprimer.

Car nous sommes dotés de deux moyens d'appréciation ; car le Bien, le Mal, sont les deux termes de comparaison auxquels nous rapportons toutes nos impressions, toutes nos sensations, tous nos sentiments, toutes nos pensées, toutes nos idées, en un mot : toutes nos Perceptions infinies.

Eh bien, nous voici donc en présence de ce terrible problème que, ne pouvant pas résoudre, vous avez négligé de poursuivre ; jusqu'à ce jour, vous abandonnant au Hasard, au petit bonheur de la « Chance » ; ne voulant pas croire à une Cause providentielle, à une Harmonie générale, à cet état que nous nommons : la Santé intégrale, la Santé absolue.

*

Donc le Mal, le Bien, — voilà les deux entités qui, toujours, se présentent, et entre lesquelles il faut choisir si l'on veut comprendre la Vie, si l'on veut la trouver heureuse ou mal-heureuse, suivant donc son Appréciation, puisque, nous le répétons, nous avons le choix par l'Intelligence, par cette Fonction dont vous ignorez l'emploi, — de comprendre ainsi la Vie.

Or, remontant aux Causes de plus en plus proches de la Cause-Unique que nous devons bien accepter puisqu'il faut une Raison à tout ce qui Est ; et, par nos Parents, par le Dévoûment de nos Mères, ne sommes-nous pas forcément amenés à conclure que la Raison de la Création est aussi cet Amour maternel dont nous sommes tous issus ? Car la Science, telle que vous l'entendez actuellement, est un Code, un recueil de tous les procédés, de tous les moyens *à mettre en jeu* pour activer, actionner, pour réaliser l'Etre ou les êtres dont la formule constituante nous est donnée par ce Code.

Donc, la Science n'est pas que ce côté fatal de la Loi que vous avez voulu, jusqu'en ces derniers temps, considérer comme le Mal dont souffrait votre liberté, à chacun ; ne voulant pas envisager, aussi, que cette Loi est votre propre sécurité, est, par son accomplissement, votre propre Bonheur ; — par sa Réalisation, — mais, par Ceux qui pensent comme elle, qui pensent donc : Dévoûment, Solidarité universelle ; et qui n'ont pas peur de la mettre en Action, cette Science, dont le côté moins terrifiant leur apparaîtrait dès lors, — ainsi qu'à la Mère, après les souffrances, le « Mal d'enfantement », apparaît le Bonheur, — comme la Joie pure et saine de la Création, de la Créature réalisée suivant donc la Loi du Dévoûment qui comporte la Nécessité d'agir, non pas suivant son Caprice ainsi que jusqu'à ce jour vous avez compris le « Libre Arbitre », mais suivant son Intelligence

assagie, soumise à la Loï qui prescrit d'enfanter, comme la Mère, dans la Douleur, dans le « Travail d'Enfant » afin d'être payé de sa Peine, de son Mal ; afin donc d'être Heureux suivant la Loi — mais la Loi pour Tous, ne comportant pas cette fausse liberté : le « Droit », mais assujettissant le Bonheur au « Devoir » de rendre les Autres heureux pour l'être Soi-Même.

Eh bien, c'est là ce que nous tentons dans ce Livre : la Démonstration, la Nécessité d'une Cause-Unique ; la Nécessité de concevoir sa Raison : la Création, comme une Harmonie divine rayonnant le Bonheur à l'Infini !

Telle a été notre Tâche ; telle elle est encore, et nous la poursuivons par tous les moyens que met à notre disposition cette Cause en qui nous avons Foi ! que nous ne pouvons démontrer, que comme vous le faites à l'égard des Axiomes qui constituent la Base de vos sciences. Axiomes que vous vous justifiez par les vérités qui en découlent, et qui constituent votre Bonheur au point de vue spirituel ; qui constitueront votre Bonheur au point de vue moral lorsque, après avoir considéré les trois rapports que vous pouvez établir entre le Bien, le Mal, vous choisirez le Bien, vous disant qu'au point de vue de la Puissance : de la Fatalité donc de la Loi :

Le BIEN peut être plus faible que le MAL,
Le BIEN peut être égal au MAL,
Le BIEN peut être — EST — supérieur au MAL.

La première hypothèse devant, pour ceux qui l'admettront, les conduire à la pire des déchéances, au pire des Remords ;

La seconde, laissant les Incertains dans le Doute également douloureux ;

La troisième hypothèse constituant l'Axiome sur lequel se fonde le Bonheur de la Foi en cette Vérité :

La Puissance par le Devoûment !

Et devant être appuyée, fortifiée par toutes nos connaissances. Tel est le But Unique, Essentiel de la Science, par l'Intelligence dont c'est là aussi la Fonction :

Se prouver, se démontrer la Nécessité d'une Cause Unique dont la Raison est le Bonheur harmonisé de Chacun par Tous, de Tous par Chacun.

Telle est l'Œuvre d'Espérance que nous vous proposons de travailler avec nous en divulguant, après l'avoir étudié, ce premier Livre, cette première partie du Livre total dont la suite paraîtra au fur et à mesure du Progrès de l'Idée que nous voulons développer ici-bas.

Vos Frères en Dieu.



Imprimerie L. DUC, 35, rue Rousselet, Paris.

LIVRE PREMIER

DÉMONSTRATION SCIENTIFIQUE DE L'EXISTENCE DE DIEU

Un navigateur, s'embarquant pour un Eldorado, oublie la boussole qui doit lui servir de guide pendant la traversée ; faute de ce précieux instrument, il erre sur les flots agités, se désespère, blasphème, gémit sur son triste sort.

C'est en vain qu'il cherche à se conduire au milieu des flots irrités ; il ne peut mettre le cap sur le Pays rêvé que s'il retrouve sa boussole. Telle est notre situation ici-bas : nous sommes tous ballottés par les tempêtes des passions ; tous, nous cherchons notre But, notre destinée ; tous, nous avons oublié notre Boussole.

Il est donc de la plus urgente, de la plus grave nécessité de rechercher et le But de notre passage ici-bas, et le point fixe, l'Aimant puissant qui, Seul, peut nous indiquer le chemin que nous devons suivre.

La recherche du But de notre existence terrestre est donc utile ; nous croyons qu'il n'est pas nécessaire de discuter davantage à ce sujet. Ceux qui sont riches et qui se croient heureux, diront peut-être : Non ! Ceux qui sont pauvres, ceux qui sont malheureux, — et c'est le plus grand nombre — répondront : Oui !

Oui, cela est utile, surtout à l'heure actuelle, où, par l'Exemple d'en haut, par les théories qui sont en l'Air, on n'a qu'une seule préoccupation, qu'une seule attraction : la jouissance de la vie. Ceux qui ont une forte énergie et qui ne peuvent pas parvenir, jurent de se venger, et le font ! Les autres, ébranlés, trompés, sont plus malheureux encore. Car en eux la lutte devient plus terrible, partagés qu'ils sont entre l'appétit que l'on cherche à développer en eux et la Voix de la Conscience qui les retient.

Oui, il est temps de rechercher, par tous les moyens que la Science et la Raison nous fournissent, quel doit être notre véritable BUT ici-bas, quelles sont réellement nos Aspirations.

Pour démontrer quel est le BUT de notre existence sur cette Terre, nous devons reconnaître que, tous, nous cherchons le *Bonheur*.

Or, autant nous solliciterons de définitions du Bonheur, autant nous aurons de réponses différentes. Nous sommes donc fondés à conclure que nous ignorons le Bonheur ; et que, comme conséquence, nous ignorons le BUT de notre existence.

Pour arriver au résultat que nous nous proposons de démontrer, il nous faut d'abord résoudre les deux problèmes suivants :

1° PAR QUI SOMMES-NOUS ?

2° QUE SOMMES-NOUS ?

Le premier de ces deux problèmes ne comporte que deux solutions bien nettes, bien caractéristiques :

1° Nous sommes, en vertu de la Matière qui renferme en elle-même tous ces principes : Vie, Puissance, Intelligence, etc. ; nous ne sommes par conséquent qu'un état particulier de la Matière.

C'est l'Hypothèse matérialiste.

2° Ou bien, nous sommes, en vertu de la Toute-Puissance d'un Etre suprême que nous nommons : Dieu !

C'est l'Hypothèse spiritualiste.

Examinons ces deux Hypothèses.

I

EXAMEN DE L'HYPOTHÈSE MATÉRIALISTE

N'ayant pas l'intention de faire des discussions savantes, mais bien de résoudre toutes ces questions par le Bon Sens : le Sens Commun, nous ferons observer en premier lieu qu'il est nécessaire de fixer exactement les termes dont on se sert. Or, savons-nous, par la Science, ce que sont : Vie ? Intelligence ? Matière ? — Non.

Nous sommes donc fondés à nous méfier des conclusions que voudront tirer de ces Phénomènes les savants qui, ne pouvant pas les expliquer, voudront néanmoins s'appuyer sur eux pour en tirer les déductions fausses que nous nous proposons de détruire.

Mais, pour l'instant, laissons de côté ces questions sur lesquelles nous reviendrons plus loin, et, suivant l'Hypothèse matérialiste, admettons que la Matière,

que l'on distingue habituellement en Matière inorganique ou *Inerte*, et en Matière organique, comprend également la Matière lumineuse, la Matière calorique, la Matière intelligente. Car, si vous ne voulez pas admettre qu'il y ait autre chose que la Matière telle que vous la comprenez, faut-il, au moins, que vous admettiez différents états de cette Matière : correspondants aux différents phénomènes que nous voyons se réaliser sous nos yeux.

Donc, nous sommes absolument contraints, en suivant cette manière de voir, de considérer de la Matière *Inerte* ou inintelligente et de la Matière *Intelligente*. Voici déjà une contradiction.

Quel phénomène est intervenu pour modifier cette Matière d'abord *Inerte*, puis ensuite *Intelligente* ?

Ne nous arrêtons cependant pas à cette contradiction, mais profitons de l'hypothèse pour, à notre tour, poser cette question : — Puisque vous admettez de la Matière non intelligente, pour que cette Matière devienne *Intelligente*, il faut, de toute nécessité, qu'elle ait été affectée par un principe spécial : le Principe intelligent, qui, n'étant pas la Matière, puisque cette Matière peut se présenter sans lui, peut et doit donc exister sans Elle ?

C'est ce que nous démontrerons.

En tout cas, nous pouvons déjà, faisant une hypothèse opposée à celle qu'ont faite gratuitement les matérialistes, dire que l'Intelligence, pouvant et devant être sans la Matière, peut, néanmoins, être avec cette Matière. En d'autres termes : nous pouvons et voulons démontrer que la Matière telle que vous la voyez a sa source dans l'Intelligence, dans la Volonté.

Considérons, cependant, avant d'aller plus loin, les tristes résultats auxquels nous conduit cette hypothèse matérialiste.

En premier lieu, puisque nous agissons en vertu de lois qui nous sont inconnues, que notre Matière agit sous l'impulsion des Sens, nous devons conclure *que notre Responsabilité ne peut pas exister*, que nous ne sommes pas libres de faire ou de ne pas faire, qu'en un mot nous n'avons pas notre *Libre Arbitre.*

Que, par conséquent, *nous ne devons pas être Responsables* ;

Que, dès lors, la Justice est un non-sens, puisqu'elle s'oppose au libre cours de nos fonctions naturelles ;

Que ce qui en tiendrait lieu ne serait qu'une *Ruse* ou une *Violence* pour nous tromper ou nous contraindre ;

Qu'ainsi, le monde serait livré à l'anarchie la plus complète, la plus terrible, puisque aucun lien, aucune retenue ne pourraient être opposés à l'effet de nos Passions ;

Que ce qui, en outre, ne pourrait que nous fortifier dans cette croyance, c'est que, par le fait même de notre disparition complète après notre mort, nous n'aurions ainsi le privilège de la *Personnalité* que pendant notre très court passage sur cette Terre ; et que, logiquement, nous avons le droit strict, préférant le plaisir à la douleur, de nous le procurer par tous les moyens possibles ;

Qne nous devons évidemment chasser tous les bons sentiments qui sont en nous, et que l'Equité, la Conscience doivent être reléguées comme des utopies bonnes à abrutir les malheureux ayant encore la faiblesse d'y croire.

Oui, telles sont les conséquences que vous n'avez peut-être pas envisagées, ô Esprits forts ! mais que ne manqueront certainement pas de tirer tous ceux dont l'Intelligence sera au service exclusif de leurs appétits féroces, de leurs Passions. — Telles sont les conséquences auxquelles on arrive forcément en cherchant à ne développer que l'Intelligence *seule*, ainsi que nous le démontrerons ci-après.

Mais, tous, nous avons, au fond de nous-mêmes, des sentiments honnêtes, des sentiments d'abnégation, de dévouement, d'Amour, qui s'élèvent contre ces conclusions et qui sont une noble protestation contre une pareille croyance.

Eh bien, Matérialistes, si vous avez le courage, étant logiques jusqu'au bout, d'admettre l'*Irresponsabilité*, nous, Spiritualistes, nous revendiquons et démontrons le *Libre Arbitre*, nous voulons assumer la responsabilité de nos actes ; et, à notre tour, poussant la logique jusqu'au bout, nous avons le Bonheur de découvrir Dieu ! l'Etre Suprême ! le Créateur !

II

EXAMEN DE L'HYPOTHÈSE SPIRITUALISTE

—

Le Système matérialiste, qui consiste à admettre que la Matière est à elle-même sa propre cause, qu'elle comporte ses propriétés : la Vie, l'Intelligence, ne se base que sur des affirmations et non sur des démonstrations. Mais, lorsque nous, Spiritualistes, nous affirmons que Dieu existe, nous nous appuyons :

1°

Sur cette vérité, sur cet axiome qu'il n'est pas d'effet sans cause ; qu'un effet intelligent correspond à une Cause intelligente ; et que, plus l'Effet est intelligent, plus la Cause est intelligente.

Or, Dieu est la Cause intelligente, et même la seule Cause ; et l'Effet, c'est la Nature, c'est la Création.

Oui, savants, oserez-vous dénier que l'Effet soit intelligent ? puisque vous ne devez votre réelle influence qu'à l'Etude que vous en faites ! Oserez-vous en nier la grandeur ? Si vous ne voulez pas que l'on vous accuse de perdre votre temps à l'étude de futilités et que l'on vous considère comme des enfants qui cherchent un jouet, une distraction ! — Non, puisque vous êtes attirés par cette puissance de Beauté, par cette puissance de l'Intelligence créatrice, osez donc en proclamer la céleste Beauté ! osez donc faire connaître le résultat de vos travaux, et donnez-nous la connaissance de CELUI que vous admirez dans ses Œuvres !

Oui, savants, tel est votre Devoir rigoureux, telle est votre Tâche ; tel doit être votre Bonheur.

Nous nous appuyons en outre :

2°

Sur la Puissance infinie d'Amour qui, seule, nous permet de comprendre et d'aimer le Principe Créateur : Dieu.

3°

Sur notre propre Existence et son But.

4°

Enfin, sur l'Universalité de cette croyance.

Nous nous arrêtons donc à cette Foi en un Dieu Tout-Puissant, infiniment Bon, infiniment Juste.

4°

Universalité de la Croyance en Dieu

Relativement à l'Universalité de la croyance en Dieu, il est inutile d'insister beaucoup, car nous avons le témoignage de nombreux Auteurs qui, tous, ont conclu en ce sens : Allan Kardec, dans ses Œuvres, a établi d'une façon rigoureuse la croyance universelle à l'Existence d'un Etre Suprême ; M. Amédée H. Simonin, dans ses Ouvrages, a réfuté les contradictions qui se sont élevées à cet égard. Il n'y a donc pas lieu d'insister.

Nous ferons remarquer seulement, pour ceux qui ne pourraient pas consulter ces ouvrages, que Dieu est écrit en nous-mêmes, et que, lors même que nous adorons un fétu quelconque, lorsque nous adorons la moindre des choses, nous cédons à un sentiment inné qui nous porte à concevoir une Puissance supérieure à la nôtre, mais que la faiblesse de notre Intelligence ne nous permet pas de discerner clairement.

Donc, que les Etres primitifs aient adoré les mille et mille objets de leurs superstitions ; que, plus tard, avec le développement de leur Intelligence, ils se soient élevés à une conception plus haute de l'Etre Suprême : ceci importe peu au fond même de la question.

Nous pouvons donc, dès maintenant, passer à la troisième Preuve, à la troisième Démonstration : celle relative à notre Etre, à son but ici-bas.

5°

Etude relative à notre Être et à son But ici-bas

Puisque nous ne faisons pas de philosophie, puisque nous ne voulons discuter qu'à l'aide du Bon Sens,

du *Sens Commun*, nous ne nous arrêterons pas aux conceptions fantastiques de certains philosophes qui, par une Intuition mal comprise, ne voulaient pas croire à la Réalité de notre existence terrestre. Ce point est absolument faux ; tout ce qui va suivre en sera la démonstration la plus complète, la plus probante.

Contentons-nous donc de nous considérer avec nos sens physiques, de nous en rapporter aux impressions de notre Etre corporel, et concluons que nous existons bien réellement sous cette forme tangible, sous cet aspect matériel. Mais demandons-nous aussi, si réellement nous n'existons que sous cet aspect, sous cette forme grossière, matérielle ?

Les Matérialistes nous l'affirment bien ; mais, comme ils ne se basent sur aucun fait établi, sur aucune démonstration rigoureuse, nous ne devons pas les suivre sur ce terrain.

D'ailleurs, nous nous demanderions alors en les suivant, en les écoutant, pourquoi notre pensée, qui ne serait qu'une sécrétion cérébrale, serait aussi diverse suivant les individus ? pourquoi même elle pourrait être absolument opposée, absolument contraire à elle-même dans l'état ordinaire de santé ? Pourquoi cette sécrétion serait-elle seule à être différente ? puisque toutes les autres, dans le corps humain, chez les animaux, dans les végétaux, puisque toutes les autres sécrétions, disons-nous, sont identiques dans l'état de santé ?

Nous ne nous arrêterons pas à cette fantaisie où le génie est considéré comme un accident pathologique de l'Etre, où la maladie, par conséquent, serait supérieure à la santé.

Nous pourrions en outre demander pourquoi un Etre humain peut être fou avec un cerveau sain ? et pourquoi un fou peut recouvrer la santé par suite de lésion du même organe ?

Tout ceci ne démontre-t-il pas évidemment que les assises sur lesquelles la Science, ou une certaine Science, a la prétention de bâtir son échafaudage matérialiste, sont une fondation défectueuse ; combien, par conséquent, cet édifice doit être fragile et combien, heureusement, nous aurons peu de peine à le détruire en théorie.

Ainsi nous pouvons donc conclure qu'il est bien plus hardi d'affirmer que la Matière cérébrale secrète l'Intelligence, plutôt que de considérer le cerveau comme un appareil destiné à mettre le monde extérieur en relation avec notre Ame.

Mais d'ailleurs aussi, pourquoi admettre que la Matière intelligente qui constituerait notre Etre soit suffisante pour nous diriger, pour nous conduire, pour nous faire comprendre la Voie que nous devons suivre et nous montrer le But vers lequel nous devons tendre ?

Nous allons prouver que cette Matière intelligente est absolument inhabile, inapte à ces fonctions, en établissant par démonstrations :

1° *Que l'Intelligence est d'abord tributaire de l'Instinct.*

2° *Que l'Intelligence modifie, dénature même l'Instinct et peut tourner contre l'Etre lui-même ; et qu'ainsi l'Intelligence, par elle-même, ne peut pas se créer un But conforme aux vœux de la Providence.*

Nous chercherons ensuite s'il n'existe pas en nous-mêmes un principe différent et supérieur à l'Intelli-

gence, et auquel elle doive se soumettre pour que l'Etre puisse se conformer au But que Dieu lui a assigné : le Bonheur !

Afin de se bien comprendre, il est indispensable, avant d'aller plus loin, de fixer clairement le sens des mots dont nous aurons à faire usage. Jusqu'à l'apparition des œuvres de M. Amédée H. Simonin, les expressions : Pensée, Intelligence, Raison, Passion, etc., etc., étaient définies de tant de manières différentes qu'il était absolument impossible de se comprendre. Nous allons, au cours de ces dissertations, et au fur et à mesure de nos besoins, lui emprunter les définitions qu'il a fixées.

Dans son Traité de Psychologie, l'Intelligence est considérée comme un Sens de l'Ame qui comprend les facultés suivantes : la Mémoire, la Volition, l'Observation, la Comparaison, la Réflexion et la Conception.

La Conscience est également considérée comme un Sens de l'Ame par lequel nous ordonnons, arrangeons et réglons tous nos rapports d'intérêts matériels avec les individus et avec la société, ainsi que les questions qui s'y rattachent.

D'autre part, l'Instinct est ainsi défini par tous les dictionnaires : « Un penchant intérieur qui porte à exécuter un acte sans aucune notion de son but, en employant des moyens toujours les mêmes, sans jamais chercher à les modifier. — L'Instinct est commun à l'homme et aux animaux. »

D'après sa définition et son but, l'Instinct n'a en vue que l'individu, il ramène tout à lui. L'Instinct de reproduction ne fait pas exception à cette règle puisqu'il est accepté et qu'il serait d'ailleurs facile de prou-

ver que cet acte de l'Instinct est caractérisé, pour l'animal, par l'absence de notion du but que poursuit, par lui, le Créateur. — L'Instinct apparaît donc comme une sorte d'égoïsme, mais d'égoïsme inconscient. Nous verrons par la suite que l'Instinct n'a que l'apparence de l'égoïsme ; mais qu'étant soumis à la loi de Dieu, il est au contraire la boussole qui nous dirige constamment vers le bien.

Ceci posé, remarquons que l'Etre humain pourrait, comme les plantes, comme les animaux, vivre sans Intelligence ; mais que l'existence lui serait interdite sans l'Instinct, puisque c'est par lui qu'il pourvoit à sa nourriture, à la conservation de son Etre, à la reproduction de son Espèce. Il est donc absolument certain que c'est l'Instinct qui guide l'Homme lorsque son Intelligence n'est pas encore éveillée.

Or, puisque nous avons vu que l'Instinct est une loi fixe qui a réglé, qui règle, qui règlera toutes les actions des animaux, — et que l'Homme a modifié les conditions de son Existence, — nous concluons, de ce fait, que l'Intelligence est le facteur qui est intervenu pour modifier l'Instinct.

Donc l'Intelligence, en s'appliquant au même objet, l'Etre corporel, peut en modifier les conditions d'existence en annihilant l'Instinct, en le fourvoyant, en le corrompant.

Voyons de quelle façon l'Intelligence modifie l'Instinct en considérant : 1° l'Instinct de la Conservation, 2° l'Instinct de la Reproduction.

1°. — L'Instinct de la Conservation correspond à deux besoins essentiels : celui de la *Nutrition* et celui de la *Sécurité*. Nous les examinerons successivement.

Mais, auparavant, demandons-nous quels sont les moyens qu'emploiera l'Intelligence voulant se substituer à l'Instinct ?

Par l'observation, nous serons bientôt fixés et nous affirmerons que c'est ou par la force brutale, si nous en disposons, ou par la *Ruse*, si nous sommes faibles, que nous agirons pour satisfaire à ces besoins. Car, il y a lieu de faire remarquer que l'Intelligence ne doit pas être confondue avec la Conscience, puisque nous supposons, toujours suivant l'Hypothèse matérialiste, que nous avons affaire à une Matière intelligente qui, certainement, ne peut pas comprendre la Conscience, puisque la Conscience implique le Libre Arbitre et que nous avons constaté que cette théorie ne le reconnaît pas. Donc, aussi, nulle entrave, nulle gêne ! Ou la force, ou la ruse : il ne peut être d'autres moyens.

Mais reprenons isolément et successivement chacun des besoins essentiels que comporte l'Instinct de la Conservation.

Relativement au besoin de *nourriture*, que constatons-nous chez les animaux ? si ce n'est la sûreté de cet Instinct qui les conduit à rechercher et à reconnaître, sans erreur, les éléments qui leur sont favorables, sans que jamais ils se trompent, s'ils n'ont pas été fourvoyés par l'éducation que leur donne l'Etre humain.

Or, nous ne remarquons plus cet Instinct chez l'Homme, l'Intelligence l'a presque complètement fait disparaître ; mais en outre, et c'est là qu'existe le danger de l'Intelligence livrée à elle-même, non seulement nous avons presque perdu l'Instinct, mais le besoin qu'il représente a été complètement dévoyé par

l'Intelligence: au lieu de faire servir les sens de l'odorat et du goût à la recherche des éléments nécessaires à notre nutrition, nous avons corrompu, perdu ces sens, nous les avons détournés de leur vrai but ; et l'Intelligence, seule, au milieu de ces besoins factices qu'elle s'est créés, s'égare sans pouvoir et même sans vouloir retrouver la trace si sûre, si nette de l'Instinct.

Donc, outre la perte de l'Instinct, l'Intelligence est arrivée à corrompre si fatalement nos sens physiques que ces sens, qui nous ont été donnés pour notre sûreté, pour notre santé, sous la mauvaise direction de notre Intelligence qui les a pervertis, sont devenus des dangers, des passions : la gourmandise, l'ivrognerie, etc., etc.

En est-il autrement au sujet de ce besoin essentiel de la *Sécurité* ?

Et, d'abord, primitivement, en quoi consiste-t-il ?

La *Sécurité* est ce besoin instinctif qui nous porte à nous mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, à nous chercher un asile, un refuge contre les dangers que nous font courir les Etres dont les instincts peuvent être contraires à notre propre existence ; c'est aussi le besoin d'assurer à notre progéniture un asile convenable où elle pourra se développer, grandir et répondre à son tour aux vues de la Providence.

Or, cet Instinct correspond à un besoin sacré entre Etres de même espèce, qui poursuivent ici-bas le même but, soit consciemment, soit inconsciemment. Cette sécurité est absolue, réelle, effective.

En est-il de même pour l'Humanité ?

Hélas ! non ; car ce qui le prouve surabondamment, c'est cette lutte constante entre ceux qui possèdent et

ceux qui ne possèdent pas : les premiers, ne voulant pas se souvenir de leur Origine et des Causes qui leur ont mis entre les mains ces asiles trop luxueux, ces fortunes trop considérables; les seconds oubliant également que, s'ils sont lésés, il ne leur appartient pas de faire leurs revendications autrement que par des protestations viriles, mais humaines, mais conformes à la loi de Dieu, — et non pas de donner le triste spectacle de fauves rugissants qui veulent s'emparer quand même et par tous les moyens des biens, des asiles qu'ils convoitent.

Non, Dieu nous a mis au cœur de meilleurs sentiments, et c'est à les développer chez tous que nous devons nous appliquer, plutôt qu'à encourager la Haine, la Vengeance et le Vol.

Mais, continuons.

De ce que l'Intelligence nous incite à nous approprier ce qui ne nous appartient pas, il doit fatalement s'en déduire que l'Intelligence devra prévoir la possibilité d'une action semblable contre laquelle il lui faudra se défendre : de cette réflexion naît la crainte.

La crainte étant un sentiment pénible, l'Intelligence suscitera un ou des moyens qu'elle supposera capables de la faire disparaître. Et comment s'y prendra-t-elle ? — En s'appuyant ou sur la Force, ou sur la Ruse :

Par la Force, elle arrivera à la Domination, elle fera courber sous son joug despotique tous ceux dont elle pourra craindre, elle les réduira par les châtiments, par les tortures, par l'exemple de la mort ;

Par la Ruse, elle fera servir à sa Domination toutes les connaissances qu'elle pourra acquérir, elle inspirera la superstition, elle cultivera l'éloquence pour la détourner de son but providentiel.

Par ces moyens, elle croira tenir sous sa dépendance les Etres, quels qu'ils soient, dont elle voudra abuser, mésuser, dont elle voudra réprimer les généreux élans d'Emancipation.

Oui, hélas! il n'en est rien de cette sécurité, de ce besoin instinctif que les animaux, seuls, savént conserver. Mais aussi, il est venu le temps où s'élèvera une voix divine, une voix majestueuse qui relèvera les courages, qui relèvera la Confiance, la Foi! qui fortifiera et développera les Ames et les amènera à des concessions réciproques qui permettront d'éloigner les mauvais sentiments.

Nous constatons donc une fois de plus que l'Intelligence a encore détruit, corrompu l'Instinct.

Mais, si nous voulons envisager l'Instinct de la Reproduction, c'est là que nous verrons dans toute son horreur le tableau frémissant créé par l'Intelligence livrée à elle-même et se substituant à l'Instinct.

Dire les infamies, les monstruosités, les crimes auxquels notre Intelligence peut nous entraîner en voulant à elle seule se charger de nous diriger ; dire les terribles conséquences de cette horrible passion : la luxure, pour laquelle nous montrons, en général, une si coupable indulgence, que nous voulons poétiser même, la confondant ou voulant — soit pour nous excuser, soit pour nous faire illusion — la confondre avec le noble sentiment qui nous porte à aimer, à nous dévouer. Et quels sont-ils, ces terribles résultats ? Par combien d'infanticides, par combien de suicides, par combien de crimes, ne les compte-t-on pas ?

Quels sont aussi ses moyens d'action ? La Force

brutale, l'hypocrisie, la *Ruse* dont elle se plaît à varier à l'infini les lâches combinaisons.

Ne voyons-nous pas encore quels sont les tristes résultats de l'Intelligence se substituant à l'Instinct, agissant par elle-même, sans contrôle, sans direction d'un Principe supérieur ? Ne voyons-nous pas, encore une fois, l'impossibilité pour l'Intelligence ou la Matière intelligente de se conduire en vertu de cette faculté, de cette propriété seule? Ne voyons-nous pas, combien, par les moyens qui lui sont propres et qui doivent être et qui sont ses seuls moyens, combien il lui est impossible de se livrer à la direction normale, régulière de notre corps ? Combien, au contraire, par tous les besoins factices qu'elle nous crée et qui sont autant d'erreurs, autant de causes de maladie, de misère, combien l'Intelligence nous conduit fatalement dans une voie absolument opposée à celle que nous ferait suivre l'Instinct ? Combien, en somme, nous montrons de dégradations morales et physiques, combien nous sommes l'objet de maladies spéciales à notre Espèce, et qui ne sont pas causées par la plus grande susceptibilité de notre organisme, par la plus grande délicatesse de notre constitution ; mais bien par l'Erreur dans laquelle nous induit l'Intelligence qui, fatalement, va contre le but du Créateur, contre le But de l'Instinct : de cet Instinct qui, certes, n'est pas un pur hasard, puisqu'il est une règle fixe, une loi constante, sauf chez l'Homme et chez les animaux domestiqués par lui et soumis ainsi à toutes les fluctuations, à toutes les misères que fait naître cette faculté incomplète : l'Intelligence.

En résumé, il nous est donc démontré que l'Intelligence nous dirige contre le But même que se propose le Créateur; que l'Intelligence, en nous privant de ce moyen sûr, absolu, rigoureux : l'Instinct, nous enlève le moyen de vivre comme nous le devrions pour satisfaire à la loi divine.

L'Intelligence serait donc un funeste présent, puisqu'elle tournerait contre l'Etre-lui-même, si Dieu, dans sa Bonté, ne l'avait pas soumise à un Principe Supérieur, au Principe d'Amour, de Charité qui réside en nous, que Chacun sent vibrer en soi lorsqu'il se laisse aller à la douce amitié, au doux besoin d'Aimer.

C'est à ce sentiment, c'est à cette faculté supérieure : la Charité, c'est-à-dire l'Amour de Dieu et l'Amour du Prochain, que nous devons de pouvoir lutter contre l'Egoïsme conscient que développe l'Intelligence agissant à la place de l'Instinct. — Et, pour bien établir que l'Intelligence, livrée à elle-même dans la direction de notre Etre corporel, développe l'égoïsme et est ainsi la cause de tous nos maux, nous allons démontrer que toutes les passions ont leur source dans l'*Egoïsme conscient.*

Commençons d'abord par l'orgueil.

Et faisons remarquer, en passant, la malheureuse confusion du langage actuel où les mots expriment à la fois deux sens contraires. Nous nous permettons, à ce sujet, d'appeler votre attention sur ce fait qui, à notre avis, constitue l'élément le plus corrupteur qu'il soit possible d'imaginer ; car il fait perdre jusqu'à la plus élémentaire notion du *Bien* et du *Mal*, du Vrai ou du Faux.

Comment, en effet, peut-on admettre que l'on parle d'un légitime orgueil ? lorsque ce mot est ainsi défini :

« opinion trop avantageuse que l'on a de soi-même » ; comment aussi admettre que l'orgueil soit désintéressé, qu'il ne soit pas un moyen de ramener à soi un bien matériel ? — Et si, dans sa manifestation, il a l'air de ne se complaire qu'en soi-même, son but, son but réel est bien d'en tirer parti ; sans cela, il ne serait qu'une dégénérescence de lui-même.

Certains voudront subtilement faire remarquer que l'orgueil peut atteindre à l'abnégation par le sacrifice de la vie. Mais il est très facile de faire ressortir que cette opinion est erronée, car ce n'est pas ce sacrifice que poursuit l'orgueil, ce n'est que le décor pompeux dont il veut se parer au dernier moment, lorsque l'expiation, indépendante de sa volonté, ne peut plus être différée. Aussi, quelle différence entre la fin du martyr de la Charité qui pardonne et bénit ses bourreaux et celle de l'orgueilleux qui, voulant afficher son cynisme, ne prononce que des paroles de haine, de malédiction, de vengeance !

L'envie, en tant que portant sur des choses apparemment matérielles, n'a pas besoin d'être prouvée. Il ne faut d'ailleurs pas confondre le *Désir* avec l'*Envie* ; c'est à tort que l'on cherche à établir une confusion entre ces deux termes. Mais lorsque l'envie devient l'Ambition et que, toujours par confusion, on la nomme une « noble ambition » la confondant avec l'Emulation, il n'est pas difficile de faire ressortir que le but convoité : une place honorifique, un poste élevé, etc., ne sont que des moyens pour arriver à des jouissances matérielles.

Il est inutile de nous arrêter longtemps sur l'Avarice qui se résume dans l'hypnotisme de la matière dorée.

Quant à la luxure, à la gourmandise, à l'ivrognerie, à la passion du tabac, de l'opium, à la morphinomanie, etc., il nous suffit de les mentionner.

La colère se relie aussi directement à l'Instinct, chez le chien qui grogne lorsqu'on lui retire son os, que chez l'Homme, à l'Egoïsme, lorsque, chez celui-ci, on porte atteinte à ses intérêts matériels. — Il n'y a d'ailleurs pas de sainte colère ; car, on l'a dit, la colère gâte les meilleures causes.

La passion du jeu n'a très certainement pas une origine désintéressée ; mais de ce qu'il y a, ce que l'on nomme de beaux joueurs, c'est-à-dire des Etres dont l'énergie, la volonté est assez forte pour leur permettre de dissimuler les émotions résultant soit du gain, soit de la perte, il n'en est pas moins exact que cette funeste passion n'a pour but, dans ce cas, que de procurer un ébranlement de tout l'organisme, une surexcitation que ces malheureux prennent pour le bonheur. Donc, comme but, l'Egoïsme.

Il est d'ailleurs utile de faire remarquer, en outre, que le joueur n'a en vue que lui-même ; et que les conséquences pouvant résulter des pertes ne lui apparaissent que pour lui-même et non pour ceux qu'il a le devoir de protéger ; et que les conséquences pouvant résulter de ses gains lui sont absolument indifférentes. De toutes façons, nous voyons donc clairement que cette passion a bien sa source, son origine dans l'Egoïsme.

Quant à l'Hypocrisie, qui n'est qu'une ruse habile, il suffit de relire *Tartufe*.

Enfin, force nous est de nous arrêter, car les passions sont en nombre indéfini ; mais il nous suffira d'avoir examiné les passions les plus saillantes, les

plus fortes et, si nous le voulons bien, il nous sera toujours très aisé par l'observation, par la réflexion de vérifier ce fait, que toutes nos passions ont leur origine dans ce sentiment personnel qui nous porte à ne songer qu'à nous-mêmes, et qui résulte de la substitution de l'Intelligence à l'Instinct pour nous conduire, pour nous diriger ici-bas et dans l'Au-delà.

En résumé, nous voyons que l'Intelligence, comme nous nous étions proposé de le démontrer :

1° *A été tributaire de l'Instinct;*

2° *Qu'elle a, par sa Volonté, dénaturé l'Instinct ; que, livrée à elle-même, elle nous conduit contre les vues du Créateur en développant en nous les passions qui, toutes, ont leur origine dans l'*EGOISME CONSCIENT, *dans ce défaut capital qui, seul, nous empêche d'être heureux.*

Voyons-nous que l'Instinct véritable, celui que possèdent les animaux, les conduise à la destruction de leur Etre par le développement des sentiments, des besoins factices des passions ? — Non.

Eh bien, il nous paraît absolument et rigoureusement démontré ce fait qu'il faut répandre, qu'il faut faire connaître, surtout à notre époque où l'on prône si haut l'Intelligence que l'on veut la mettre au-dessus de Tout ! — Oui, l'Intelligence est une faculté précieuse que nous avons le devoir de cultiver, mais c'est une faculté qui doit être soumise à la voix de la RAISON. Or, seul jusqu'ici, M. Amédée H. Simonin a défini la Raison non comme une faculté nouvelle, mais comme l'Harmonie résultant du développement intégral de toutes nos facultés, de toutes celles qui doivent concourir au développement normal de l'Etre.

Voilà prouvée, nous l'espérons, cette vérité absolue, rigoureuse, que l'Intelligence ne doit pas être développée seule ; que, dans ce cas, elle conduit fatalement à l'erreur, à la mort, en donnant naissance à nos *Passions*, lesquelles ne sont que l'Instinct dévoyé, l'Instinct corrompu par cette faculté neutre, par cette faculté qui a besoin d'une Direction, d'une impulsion salutaire, puissante, bienfaisante : l'Amour!

Mais après ces digressions qui étaient nécessaires, ne perdant pas de vue notre sujet qui consiste à établir notre *Dualité*, nous faisons observer que la Matière intelligente qui, d'après les Matérialistes, constituerait notre Etre, ne peut à la fois posséder deux propriétés si contraires : l'*Egoïsme conscient* et la *Charité*.

Si vous voulez absolument établir et maintenir votre croyance, il vous faut forcément nier tout sentiment d'amitié, d'amour, de dévoûment, autrement dit de Charité. Nous espérons, pour vous-mêmes, qu'il vous sera impossible d'arriver à rayer de la liste des sentiments humains le mot CHARITÉ; car il ne s'agit pas en ce moment de son degré de développement, mais uniquement de son Existence ! Si faible que soit ce sentiment, il EST.

Donc, nous arrivons à cette démonstration par l'absurde :

La Matière intelligente ne peut, à la fois, posséder comme propriétés, l'Egoïsme et l'Amour, la Charité, qui sont deux valeurs contraires.

Et qui, scientifiquement, mathématiquement même, peuvent ainsi varier dans leurs rapports :

L'Egoïsme d'abord plus fort que la Charité, pouvant

arriver à l'égaler, ensuite à lui être inférieur, c'est-à-dire à laisser la suprématie à la Charité, à l'Amour.

C'est l'objet de ce livre ; c'est l'objet des démonstrations qui vont se poursuivre et qui devront aboutir à la reconnaissance de Dieu, à sa Loi unique, la Loi d'Amour.

Puisque nous ne pouvons pas échapper à cette Dualité de l'Etre humain : le Principe Intelligent et le Principe d'Amour qui doivent constituer à eux deux ce que l'on a coutume d'appeler l'Ame, nous devons conclure de ce fait que l'Etre humain correspond à deux Principes opposés : le Principe immatériel de l'Ame et le Principe matériel du corps.

Mais, puisque nous ne savons pas encore ce qu'est la Matière, ce qu'est le Principe spirituel, puisque nous ignorons et que nous ignorerons peut-être encore longtemps l'Essence même qui constitue ces deux Principes, nous définirons l'Ame : *le Principe opposé par ses tendances au Principe matériel.*

Cette définition n'est pas absolument exacte ; nous verrons par la suite la différence réelle qui existe entre ce que nous nommons du mot « Matière », et les Principes de l'Ame.

Il nous sera maintenant très facile de montrer que la Charité, opposée à l'Egoïsme, nous délivre du Mal, nous délivre des passions et nous rend heureux, nous donne le Bonheur auquel nous aspirons tous et que nous connaissons si peu.

En effet, la Charité nous donne la modestie que l'on oppose à l'orgueil ; elle nous délivre de l'ambition, de la colère, en nous montrant le tort que nous faisons à notre prochain ; elle est, par conséquent, la source

de tout Bonheur ! car nous savons tous que nous sommes les esclaves de nos passions, et que ce sont ces passions qui nous rendent malheureux, qui nous dégradent, qui nous tuent.

Cependant, comme nous nous avouons tous la difficulté de lutter contre nos passions, nous devons forcément nous poser cette question :

Tous nos efforts pour lutter contre l'entraînement de notre corps, pour nous efforcer de faire régner l'Harmonie entre les deux Principes constitutifs de l'Etre humain ; tous ces efforts seraient perdus à la mort par le fait de la désagrégation de notre corps et par la dispersion dans l'Espace, du Principe de l'Ame ? — Mais alors, pourquoi sur cette Terre, dans ce petit coin de l'Univers, aurions-nous seulement le privilège de nous connaître, de nous distinguer de ce qui nous entoure, de nous Individualiser, en un mot ?

Eh bien, si nous n'avons pas de parti pris, si nous voulons admettre qu'il n'est pas d'effet sans cause ; que Dieu existe, qu'il est la Cause, l'unique Cause de tout ce qui Est ; que nous ne pouvons le concevoir, le comprendre, qu'en raison de son Amour Infini, puisque nous-mêmes nous n'avons pas d'autre But, d'autre Raison d'être — nous devons forcément reconnaître que notre « Personnalité » subsiste après la mort et qu'elle existe dans le Principe immatériel, dans le Principe d'Amour qui, seul, nous rapproche de Dieu : But de toutes nos existences.

Voyons maintenant comment nous pouvons apprendre, sur cette Terre, à atteindre au développement, à l'Emancipation que nous poursuivons tous.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME

Cette maxime, qu'à la légère, on serait tenté de prendre comme une définition de l'Egoïsme, est au contraire la source du plus pur enseignement.

— Que peut-elle bien dire, cette maxime ?

Pour en bien comprendre toute la portée, tout le sens, nous devons nous rappeler notre Dualité, nous devons nous souvenir que notre enveloppe corporelle, qui est soumise à l'influence de l'Intelligence, l'est et doit l'être surtout au Principe Spirituel dont l'attribut essentiel est la Charité ou l'Amour.

Comme nous avons vu que l'Intelligence, par son application irraisonnée à la direction de notre corps, ne peut parvenir qu'à développer nos passions, et par conséquent à ruiner notre santé, à en abréger la durée, notre premier devoir envers notre Créateur est donc de respecter, d'aimer son Œuvre et de la conduire suivant les lois de l'Instinct, suivant la Loi d'Amour qui, seule, lui assure la durée et la santé pour lesquelles elle a été créée.

C'est là le But de notre existence ici-bas ; c'est là le but réel, le but sérieux de notre existence.

Car, si nous voulons réfléchir, nous constaterons de suite qu'en faisant ainsi nous satisfaisons à l'Instinct, à la Loi d'Amour : nous ne développons en nous que la Charité et non l'Egoïsme ; et, puisque, ayant trouvé la véritable Route, ayant reconnu par l'expérience la vérité de cette maxime, nous pourrons l'enseigner, la faire comprendre, la transmettre à nos enfants et à nos frères moins avancés subissant encore le joug des passions. Ainsi nous satisfaisons à la loi divine ; car nous ne satisfaisons que les besoins indis-

pensables ; nous nous dépouillons de toutes nos imperfections ; nous nous délivrons de toutes les passions ; nous revenons donc à l'*Etat de Nature*.

Or, nous devons bien comprendre, car tout nous l'indique, qu'une Intelligence Suprême a tout créé en vue de notre Bonheur, en vue des nécessités de chacun ; et nous devons, en nous-mêmes, avoir la certitude que si, tous, nous faisions notre devoir, tout serait en conformité des besoins de chacun ; tout existerait dans l'Ordre que Dieu a établi, dans l'Ordre qui constitue la Beauté de la Nature entière, soit à notre petit point de vue terrestre, soit au point de vue grandiose de l'Harmonie de l'Univers entier.

Revenons à l'Instinct, retrouvons-le, prenons-le comme Guide ; et que notre Intelligence, qui nous a été donnée dans le but de nous Individualiser, nous serve seulement à ce But et non à la conduite de notre Etre corporel qui doit, lui, subir l'Instinct, c'est-à-dire la loi divine, la loi d'Amour.

Quels moyens Dieu met-il donc à notre disposition pour nous faire retrouver cet Instinct que l'Intelligence mal employée nous a fait perdre ?

En premier lieu, nous trouvons la

- FAMILLE

C'est bien la vérité, ce vieux dicton : *on va chercher bien loin ce que l'on a près de soi : le Bonheur*.

Rien que cette création de la Famille devrait nous faire bénir notre divin Père : — Quelle est, en effet, la meilleure école d'affection ? quels liens plus doux ! quelles plus douces obligations !

Oui, la Famille est le foyer d'Amour le plus parfait, le plus complet : nous y découvrons le véritable amour d'abnégation des parents pour les enfants ; le lien d'affection entre étrangers (époux) ; l'amour filial, dans toutes ses phases, depuis la confiance absolue de l'Enfance qui, se grandissant par la Reconnaissance, remonte de proche en proche jusqu'à l'Auteur de nos Parents, jusqu'à Dieu lui-même !

C'est là, plus que toute autre, la raison qui a fait la force de la Famille à tous les âges, à toutes les époques, dans tous les pays.

Des intelligences non encore soumises à la voix de la Raison, ont prétendu que la Famille était l'école de l'Egoïsme ? — C'est l'erreur la plus complète, la plus coupable même. Il ne suffit pas, en effet, pour qu'il y ait Famille, au vrai sens du mot, que le groupement des éléments constitutifs de la Famille soit effectué. Non !

Une Famille où le père vit de son côté, où la mère a son existence à part, où les enfants sont confiés aux soins d'étrangers, ne répond pas au sens du mot lui-même tel qu'il doit être compris. — Non ! car la Famille crée des devoirs réciproques : aux parents, pour la direction morale ; aux enfants, pour la reconnaissance des services rendus.

Nous le répétons, la Famille doit être un centre où règne l'Harmonie, où les passions sont absentes, où par conséquent, ni l'envie, ni l'intérêt ne doivent avoir accès : c'est donc l'école du désintéressement ; c'est de plus l'école de la Charité, de l'Amour pur et noble. Et lorsque, dans un petit centre où il est si facile de faire régner la concorde ; lorsque, par suite de l'ignorance de son vrai but sur cette Terre, de la cupidité

de ses appétits, l'Etre humain peut à peine parvenir à ce résultat, comment voulez-vous qu'un Etat devienne une Famille où la paix, où le désintéressement puissent régner ?

Ce n'est pas en groupant des Familles non parfaites que l'on peut fonder une Famille unique parfaite. Non, il faut d'abord s'attacher à faire régner l'Amour désintéressé chez soi, dans son foyer, pour pouvoir agrandir sa puissance affective et l'étendre à l'Humanité.

Il est temps maintenant d'établir que ces déductions logiques ne sont pas superficielles, qu'elles ne constituent pas une utopie ; il faut, en effet, prouver que nous devons tous parvenir à ce résultat de l'Harmonie entre les deux principes constitutifs de notre Etre.

Nous avons vu que la Charité s'opposait à l'Egoïsme. Or, de deux choses l'une :

Ou bien la Charité doit triompher de l'Egoïsme, ou bien l'Egoïsme doit toujours rester le maître.

Dans ce dernier cas, puisque nous possédons cette faculté, l'Amour ou la Charité, mais qu'il nous est impossible de la développer et de la faire triompher sur l'Egoïsme, nous ne sommes pas *Responsables*. Or, nous venons de prouver que l'Amour existe en germe en nous et doit, par son développement progressif, arriver à équilibrer l'Egoïsme, puis à le surpasser ; donc, nous devons écarter cette hypothèse.

Ou bien si, possédant l'Amour, nous pouvons, en développant cette faculté, assurer son triomphe sur l'Egoïsme, alors nous sommes *Responsables* et nous possédons un *Libre Arbitre*.

Mais dans ce cas même où, possédant le Libre Arbitre, il nous conviendrait de nous adonner indéfiniment à l'Egoïsme sans jamais vouloir nous servir de la Charité, de l'Amour, qu'adviendrait-il ? — Nous l'avons vu : si, possédant notre Libre Arbitre et l'Amour qui nous permet de lutter et de triompher de l'Egoïsme, nous laissons se développer nos Passions, alors elles s'implantent en nous, nous tyrannisant, nous torturant, nous rendant malheureux. Car Dieu a voulu, dans sa bonté infinie, que l'Egoïsme *conscient* porte en soi le germe de sa réaction : la *Douleur* !

DOULEUR

Quelle autre raison, quel autre but trouver à la *Douleur* ?

Quel blasphème à Dieu de ne pas vouloir convenir de l'UTILITÉ de la Douleur, de la Souffrance, pour nous ramener dans le droit chemin par l'avertissement qu'elle nous donne lorsque nous nous égarons.

Oui, Dieu puissant, Dieu bon, soyez béni ! Car c'est par la Douleur que nous vous revenons ; car c'est par la Douleur que nous retrouvons notre route ; car c'est elle qui nous ramène à notre véritable But, à Vous-Même, ô mon Dieu ! c'est-à-dire au Bonheur !

En vain objectera-t-on que Dieu, dans sa Puissance, dans sa Bonté aurait pu nous créer heureux sans que nous souffrions ? A cela, nous répondrons que Dieu ne nous a pas créés pour souffrir, mais pour être Heureux ; que, pour posséder le bonheur, nous n'avons qu'à suivre les Elans de notre âme qui nous porte à aimer en écoutant les conseils de l'Instinct. Nous

sommes créés pour le Bonheur, en vue du Bonheur; et c'est pour cela que nous devons nous attacher à comprendre, à étudier, à réfléchir; c'est par l'étude, par la réflexion que peuvent nous venir ces saines pensées qui, grandissant en nous la conception de Dieu, nous le font aimer toujours davantage: et c'est là la source de tout vrai Bonheur!

En vain objectera-t-on que Dieu aurait pu nous créer parfaits pour que nous ignorions la Douleur, pour que nous soyons toujours heureux. Nous répondrons que Dieu lui-même ne doit sa supériorité qu'à son Immutabilité, qu'à son Amour sans borne, qu'à son Dévoûment infini. Songeons-y tous, songeons-y et soyons humbles!

Comment! Dieu nous a créés, nous a comblés de toutes ses bontés, nous donnant tous les moyens de parvenir, nous entourant de toute la sollicitude, de toute la miséricorde dont peut disposer le Maître de l'Univers, et nous ne comprenons pas, et nous ne voulons pas comprendre! Mais, n'avons-nous pas aussi connaissance — l'idée scientifique, ayant assez pénétré dans les masses — que des lois fixes régissent l'Univers? que des lois invariables président au fonctionnement de tous les organes de la Création, depuis les infiniment petits jusqu'aux infiniment grands? que Dieu ainsi nous donne, Lui-Même, l'Exemple le plus complet, le plus grand, le plus éternel de la *Soumission*, de la *Constance*, de la *Fidélité* aux lois harmonieuses que, dans sa profonde Sagesse, il a instituées pour gouverner l'Univers?

Or, nous, pauvres Etres qui ignorons presque tout, mais que la Bonté infinie de notre Père a doués d'un Instinct fidèle, sûr, pour nous guider au milieu de cet *Inconnu*, pour nous faire parvenir à un bonheur tou-

jours réel, toujours grandissant, toujours adéquat à notre développement spirituel, — comment voulons-nous supposer que ce Dieu d'Amour nous ait créés autrement que *Parfaits* ?

Non, Dieu ne nous a pas créés imparfaits ; Dieu nous a créés *Simples* et *Ignorants*. — Simples, c'est-à-dire sans défauts ; Ignorants, c'est-à-dire sans connaissances. Mais il nous a fourni les moyens de connaître en nous donnant l'Intelligence, et les moyens de rester Simples en nous donnant ce Sens : l'Amour ; et, avec le *Désir* qui dans l'ordre moral correspond à l'*Appétit* de l'ordre matériel, tels sont les dons que tous nous possédons, telle est l'Egalité primitive que, seule, Dieu nous devait et pouvait nous donner.

Le Libre Arbitre qui, seul, peut constituer notre Individualité, n'eût pas existé si nous eussions été créés heureux sans le *Savoir*, sans le *Vouloir* ? — C'est précisément pourquoi Dieu nous a doués de l'Intelligence pour *raisonner* l'Instinct ; l'Intelligence qui nous permet de prendre connaissance de nous-mêmes, de nous découvrir ; ce que n'eût jamais permis l'Instinct seul, qui constitue la *Vraie Conscience*, la Loi inscrite en nous par Dieu, pour nous guider dans tous nos Actes, dans toutes nos pérégrinations de l'Espace.

Il ressort clairement de ceci, que l'Intelligence doit d'abord se contenter de marcher parallèlement avec l'Instinct pour le raisonner, pour le comprendre, pour remonter par lui jusqu'à Dieu qui nous l'a donné pour nous instruire, pour nous faire connaître sa Création.

Ceci étant bien compris, revenons à la Douleur.

Etudions d'abord la Douleur physique.

En examinant, en réfléchissant, nous constatons que la douleur physique est d'abord toute relative ; qu'elle

est différente suivant les endurances, qu'elle a son maximum d'intensité chez le sybarite qui souffre d'un pli de feuille de rose ; qu'elle s'atténue ou semble complètement disparaître chez le sauvage dont les tortures les plus atroces ne font frémir aucun muscle du visage ; qu'enfin elle fait place à la douce Résignation, à la Bonté chez le martyr d'une noble cause, chez le martyr chrétien qui, oubliant sa souffrance physique, ne pense qu'à pardonner, à bénir ses bourreaux et à prier pour eux !

Il est bien certain que la Volonté exerce une influence considérable sur la souffrance physique ; que, par son énergie, elle peut même l'annuler presque complètement. Mais là n'est cependant pas le vrai remède. — Le vrai remède, c'est la Charité bien entendue, la Charité appliquée à notre corps matériel, par l'observation des règles de l'Instinct, de l'Hygiène, de la Tempérance, par l'accomplissement de tous nos devoirs de Famille et d'Humanité, par notre soumission à la Loi d'Amour, à la Loi de Dieu. Ainsi nous serons heureux, nous goûterons le Bonheur !

Pour l'établir, remarquons d'abord que notre corps n'est pour nous qu'un instrument, qu'un moyen de communication avec le monde matériel ; que ce corps est soumis à notre Libre Arbitre, c'est-à-dire à notre Intelligence ; que ce corps ne peut pas souffrir puisqu'il n'est pas responsable, étant soumis à notre *volonté* ; que les perceptions de toutes choses ont lieu en notre Ame, par notre Ame.

Ce qui le prouve, indépendamment des procédés scientifiques employés par M. Amédée H. Simonin, dans son traité de psychologie, c'est :

1° La souffrance possible dans un membre dont on a été amputé ;

2° L'insensibilité absolue dans le cas de catalepsie, par le fait de l'arrêt du fonctionnement du système nerveux qui, ne transmettant pas au cerveau et, par lui, à l'Ame, les impressions qui résultent de piqûres, de brûlures, ne peuvent ainsi donner lieu aux perceptions ;

3° Enfin, le cas de paralysie partielle où la souffrance physique étant absolument nulle, l'Ame est néanmoins affectée par des souffrances d'un autre ordre, dites souffrances morales.

Il est donc bien établi que la Douleur, qu'elle ait son point de départ dans la Matière corporelle ou qu'elle affecte directement l'Ame, n'est sentie, n'est comprise que par le Principe immatériel, c'est-à-dire par l'âme elle-même.

Or, nous venons de voir que les souffrances sont dites physiques, si elles affectent notre corps, et qu'on les nomme souffrances morales, si elles affectent directement notre Ame. Cette façon usuelle de parler est fausse en elle-même puisqu'elle paraît indiquer que la souffrance peut avoir son point de départ autrement que dans la Matière ; il n'en est rien cependant.

Pour le démontrer, analysons une souffrance dite morale. Prenons, par exemple, cette souffrance très respectable, très digne d'intérêt, celle qui résulte de la disparition d'êtres aimés : enfants, parents, amis. Eh bien, si nous voulons descendre assez profondément en nous-mêmes, n'arriverons-nous pas à reconnaître que cette douleur a encore son point de départ dans l'Egoïsme ?

Quelle que soit la peine que nous cause cette affirmation devant une douleur aussi sincère, aussi tou-

chante, nous ne devons pas moins rechercher la Vérité et la proclamer lorsque nous l'avons découverte.

Alors, pourquoi pleurons-nous ? pourquoi gémissons-nous ?

N'est-ce pas d'abord, parce que nous sommes vivement touchés en nous-mêmes par la disparition des Etres chéris, et par l'ingratitude dont nous faisons preuve envers le Créateur, ensuite ?

Que signifient ces larmes sincères, ces larmes qui nous paraissent l'expression la plus haute de l'Amour, de la véritable et sincère Amitié ? Ne représentent-elles pas une révolte contre la Volonté du Dieu infiniment bon dont toutes les actions, dont toutes les autorisations ont pour but notre Avancement, notre Emancipation, notre Bonheur, enfin ?

Pourquoi ne voulons-nous pas comprendre la leçon qu'il nous donne ? pourquoi, ignorants, ne voulons-nous pas observer, réfléchir ? pourquoi nous refusons-nous ainsi à accepter toutes ces épreuves, tous ces moyens d'avancement ? Si ce n'est que nous plaçons tout notre bonheur dans cette vie que nous nous obstinons à croire unique, et sans suite comme aussi sans précédent.

Certes, toutes nos douleurs, toutes nos souffrances proviennent de la perte de notre Instinct, de la révolte de notre Intelligence qui, ne parvenant pas à comprendre, employée qu'elle est ailleurs à des occupations ne la concernant pas, ne prend pas le temps de méditer, de réfléchir sur ces questions qui sont pourtant de beaucoup les plus importantes. Répétons-le, toutes nos douleurs, toutes nos souffrances, quelles qu'elles soient, ont toutes leur point de départ dans l'Egoïsme, dans la Matière que nous nous

obstinons à croire nous-mêmes, que nous nous obstinons à ne pas vouloir étudier, à ne pas vouloir comprendre. Et, quelles que soient les affections dont notre âme soit atteinte, nous pouvons et devons sûrement, par une analyse réfléchie, découvrir la source de plus en plus cachée, mais la véritable source de tous nos malheurs : l'Egoïsme, l'amour de soi-même.

C'est donc par notre manque de Foi, par notre manque de Confiance en la divine Bonté de Dieu, que naissent les souffrances, la Douleur.

CONCLUSION

Nous espérons avoir convaincu ; cependant il nous reste une objection à présenter parce qu'il n'est pas possible qu'on ne la fasse pas.

Tout ce qui précède a bien toutes les apparences de la Vérité, de la Raison, mais comment concilier tout ceci avec ce dont nous sommes constamment témoins ? Constatons-nous que les sauvages, nés cruels, deviennent pacifiques et de mœurs débonnaires dans le cours de leur Existence ? Constatons-nous, même dans nos pays civilisés, que l'avare renonce à sa passion pour l'or ? que le libertin, même dans un âge où les sens ne parlent plus, renonce à sa passion pour la luxure ? etc., etc. Comment donc pouvons-nous admettre que tout ce que nous voudrions croire soit exact ?

Nous n'avons pas d'exemple d'Etre humain qui, né dans l'ignorance et la simplicité, se soit élevé dans le cours de son existence terrestre jusqu'à l'Idéal de perfection que nous avons en nous. D'ailleurs, ne voyons-nous pas des enfants montrer, dès l'âge le plus tendre, des dispositions perverses ? et notre raison se refuse à admettre que l'Intelligence soit en jeu à cet

âge pour dénaturer ainsi l'Instinct qui, à ce moment, paraît seul le diriger.

Pourquoi n'y a-t-il pas égalité ? pourquoi l'un est-il plus favorisé que l'autre ?

A cela, nous répondrons :

Puisque tout ce qui précède nous explique, nous fournit d'une façon positive la raison de notre Etre, nous devons pousser les conséquences jusqu'au bout, lors même que nous ne serions pas en mesure de les justifier par des Expériences, par des Faits (ce qui n'est pas).

Ayant reconnu que l'Ame est indépendante du corps, qu'elle a pour mission d'Aimer et, pour moyen d'y arriver, l'Etude des lois divines en expérimentant sur la Matière organique qui constitue notre enveloppe corporelle ; — de ce fait que ce but est bien admis, bien démontré et que, d'autre part, il est également bien démontré que nous ne pouvons pas parvenir à apprendre notre Leçon en une séance (lisez en une existence terrestre) ; oui, quoique cela puisse nous paraître phénoménal au premier abord, nous devons admettre, considérant Dieu comme la Sagesse infinie, qu'il nous faudra recommencer autant de fois que cela sera nécessaire pour parvenir au résultat, pour atteindre le But poursuivi.

Alors, ceci explique toutes les inégalités d'Etats d'Ame ; ceci est le trait de la Lumière divine qu'aucun homme n'eût pu faire jaillir de lui-même ; que nous devons à la Miséricorde, à la Bonté du Créateur par les Révélations qui constituent la science du Spiritisme ou science de Dieu.

Nous ne nous arrêterons pas en ce moment sur ce sujet ; nous le reprendrons plus loin pour exposer aussi sommairement que possible sa Doctrine.

DEVOIR

En résumé, nous arrivons fatalement à cette conclusion que nous apportons en naissant non des *Droits*, mais des engagements, des *Devoirs*. La Théorie du *Droit à la Vie*, du *Droit à la Liberté*, ne repose absolument que sur la croyance matérialiste : la croyance à la Matière, à la Matière seule. Elle ne peut s'expliquer et se justifier autrement.

Or, nous espérons avoir été compris, nous espérons que toutes les preuves qui établissent le but de notre Existence, qui en fournissent, qui en démontrent la nécessité, doivent nous convaincre que nous venons ici-bas avec des Devoirs, avec des Engagements, puisque ces Engagements ne sont quela cause déterminante de la nouvelle Expérience que nous venons tenter ici-bas. — Nous sommes donc fondés à espérer que cette Idée nouvelle servira à rénover la Foi naïve d'un autre Age en l'appuyant, non sur des mystères,mais sur la recherche constante, unique, de la Vérité, par toutes les sciences mises par Dieu lui-même à la disposition de nos facultés, pour apprendre à retrouver l'Instinct qui, seul, peut nous guider sûrement et nous conduire vers Dieu, vers le Bonheur.

La Science qui, nous ne pouvons pas le nier, rend de grands services, mais qui aussi a eu le tort de quitter cette Voie que nous lui rappelons ! la science a sa grande part de responsabilité dans la déchéance morale de ce siècle. Certes, la Science avait, a encore un bien beau rôle à remplir, si elle veut accepter de travailler au relèvement moral de l'Humanité, à l'Emancipation des Ames.

D'ailleurs, quelle est sa vraie mission, si ce n'est de nous démontrer l'Existence de Dieu par la Révélation des lois d'Harmonie qu'elle découvre ? en nous exposant l'Unité de Vue qui a présidé à la Création et en nous prouvant le But, le seul But qui est tout dans l'Harmonie, dans la Loi d'Amour.

Et que fait-elle ?

Au lieu de nous donner cet élan irrésistible qui nous entraînerait vers l'Auteur de nos jours, elle nous plonge de plus en plus dans le *Doute*, dans le *Néant*, dans le *Désespoir* ; essayant de détruire en nous le sceau divin ; nous enlevant tout élan du cœur en cherchant à nous prouver que nous sommes destinés à être dispersés à tous les vents ! Passons-nous donc du concours de cette vaine science ; car, pour les vains hochets qu'elle nous jette en pâture et dont nous sommes bien vite dégoûtés, elle nous fait perdre de vue le véritable But de notre Existence.

Ne voyons-nous pas, en effet, qu'en la suivant nous faisons fausse route ? Ne voyons-nous pas que la gaîté, que l'affection, que la sympathie : filles de la Santé spirituelle, sont autrement douces, autrement attirantes, autrement aimables que cette nervosité maladive, résultat de la surexcitation malsaine de nos sens physiques, auxquels, seuls, elle prétend nous réduire.

Oui, revenons à la Santé, revenons à nos Devoirs ; eux seuls nous assurent le Bonheur, et non pas nos Droits.

Enfants, nous avons le devoir bien doux — personne ne le contestera — d'aimer nos parents, nos frères, nos sœurs. Plus tard, lorsque nous fondons une Famille, lorsqu'un sentiment naturel, pur et noble, a seul présidé à notre choix, lorsque les combinaisons

infâmes d'intérêt, d'égoïsme n'ont pas souillé l'aurore de ce bonheur naissant, avec quelle joie on accueille les devoirs de la paternité, de la maternité ! Et quelle récompense dans cette affection que l'on voit, avec une légitime satisfaction, grandir de jour en jour autour de soi ! Quel rayon divin illumine ce Foyer ! aussi dépourvu soit-il des vains hochets de l'ambition, de l'orgueil ; et que peu de choses il lui faut réellement à ce centre affectueux pour qu'il puisse rayonner au dehors et exciter le regret ou l'amertume chez ceux qui, trop préoccupés des émotions dégradantes de la passion, sont pourtant entourés de toutes les vaines richesses qu'ils recherchent.

Oui, c'est là, c'est dans ce Foyer d'amour que sachant ce qu'il faut peu des faux biens d'ici-bas, toi, Mère, tu peux, par l'exemple de ton bonheur calme et pur, servir d'enseignement aux malheureuses que les passions entraînent ; c'est là, où toi, Homme, te sentant un refuge contre les indifférences ou les haines qui t'attendent, tu peux puiser la force pour dénoncer les aberrations, les folies des Grands et leur égoïsme ; c'est de là que tu peux partir pour montrer à ceux que la haine consume, à ceux qui, assoiffés d'une justice qu'ils ne comprennent pas, veulent tenter l'impossible ; c'est de là que tu dois partir pour leur montrer le vrai But, pour déchirer le voile de leurs illusions trompeuses, et leur faire comprendre les vérités qu'on a voulu follement détruire en eux, au lieu de les dégager des brumes que les passions humaines ont créées autour d'elles.

Oui, c'est en partant de ce Foyer créé par Dieu, si nettement indiqué par les besoins matériels, par les besoins d'affection qui sont en nous, que nous pou-

vons arriver à comprendre que nous sommes créés pour *Aimer*, c'est-à-dire pour nous *dévouer*.

Et combien devons-nous bénir Dieu de nous avoir donné ce Foyer ; car, quels sont-ils ceux qui ont une Foi assez ardente, ceux qui ont un Dévoûment assez grand pour se sacrifier à l'Humanité en se confiant à l'amour de Dieu ? — Si le Christ, si divers autres grands hommes nous ont été donnés comme Exemple, et nous apparaissent comme des phares étincelants de Vérité et de Dévoûment — pour nous, pauvres Enfants qui commençons à peine à lire dans ce grand Livre de la Nature, il nous fallait ce Foyer puissant de la Famille pour nous soutenir, nous encourager dans cette Tâche sainte.

Voyons donc comment la Famille peut développer en nous ces sentiments d'Humanité, d'Amour, de Dévoûment.

Commençons d'abord par l'étude du Couple humain qui constitue la base de la Famille, et recherchons sur quelles assises est fondé le Bonheur calme et pur qui doit y régner.

FAMILLE

Tout dans la nature étant simple, le bonheur du ménage ne consistera que dans la Simplicité.

Or, en quoi consiste la Simplicité, si ce n'est dans le naturel, dans la vérité, dans la sincérité ?

La *Sincérité*, telle est la base solide qui doit servir à édifier le bonheur de tous ; partout et toujours nous rencontrerons à la base de tous les édifices sociaux, quels qu'ils soient, toujours, nous rencontrerons la Sincérité pour qu'ils répondent aux vœux du Créateur.

La Sincérité se retrouve donc dans la Famille comme la base constitutive du bonheur ! Oui, la Sincérité doit être le vrai sentiment auquel nous nous assujettissons dans le choix qui doit être déterminé par la *Sympathie*. C'est, en effet, l'union de la Sympathie et de la Sincérité qui constituera la Famille dans le vrai sens du mot.

Ces deux Etres du Couple humain seront réunis par cette attraction inconnue : la Sympathie ; ils auront, par elle, l'assurance la plus formelle, la garantie la plus complète de leur bonheur ; par elle, ils auront aussi connaissance de la nécessité de l'Instinct pour les conduire, les diriger suivant leurs réels besoins, pour leur bonheur aussi. Quand cette voix de l'Ame aura parlé, l'union sera heureuse ; quand cette voix de l'Ame n'aura pas parlé, l'union sera difficile, pénible, même si les deux sujets y mettent toute la bonne volonté, toute la sincérité voulue : car ils ne seront pas sympathiques l'un à l'autre, ils ne seront pas désignés pour être associés en cette vie.

Il n'y a pas lieu de croire qu'un seul homme puisse être uni à une seule femme ; non, ce n'est pas cela que nous voulons dire, mais ce que nous voulons vous faire comprendre, c'est que tout ici-bas ayant un but déterminé, nos instincts ou plutôt notre Instinct nous porte de lui-même où nous devons aller. Nous devons donc avoir confiance en lui ; nous devons donc l'écouter, le suivre, si nous désirons remplir ici-bas les engagements que nous avons pris dans l'Au-delà dont nous venons.

Comme tout a une raison d'être, l'explication de ce phénomène trouvera sa place dans les livres qui suivront et qui traiteront de l'Instinct, de son origine, de sa nature.

Nous avons constaté que la Sincérité est absolument fondamentale, puisque c'est par elle que nous satisfaisons à la sympathie ; c'est par la Sincérité que nous reconnaissons, que nous déclarons notre sympathie : voilà les seuls moyens du bonheur de la Famille ; voilà les seules assises qui constituent la vraie, la réelle Famille.

La Sincérité a en effet présidé au choix décidé par la Sympathie ; mais la sincérité engendre la Confiance qui repose elle-même sur la Fidélité.

Cela peut paraître naïf, enfantin même, de placer cette condition dans le bonheur de la Famille ! — Et cependant, malgré tous les détours que l'on pourra prendre pour esquiver cette obligation, ne sommes-nous pas forcés de reconnaître que, si notre union a été libre, si elle a été le résultat d'un contrat obligeant les deux parties à se prêter un mutuel appui, à se jurer fidélité, nous sommes parjures, nous sommes indignes si nous n'y satisfaisons pas ! — Et si, cherchant à dissimuler, nous nous donnons comme raison que nous ne faisons de tort à personne (ce qui est absolument faux), pourquoi n'admettons-nous pas, nous, Hommes, la réciprocité de la part des Femmes ?

Voilà le grand argument ! la grande réponse !

De la part de la Femme, en outre du déshonneur, il y a le préjudice aux enfants ! — Mais soyons donc logiques, ne nous excusons pas lâchement ; le tort dont nous nous plaignons, ne le causons-nous pas dans d'autres Familles ? ne se produit-il pas en même temps dans la nôtre de la façon la plus grave ? — par l'affaiblissement de l'autorité morale de ceux qui, chargés de conduire, de diriger l'enfance, s'en montrent indignes.

A quelque point de vue que l'on se place, on reconnaît que la Fidélité, qui, somme toute, n'est qu'une forme de la sincérité, est obligatoire dans la Famille ; ce qui est une raison de plus pour que le choix que nous faisons soit dicté par la Sympathie.

N'avons-nous pas dit en recherchant les conditions du bonheur de la Famille, que nous le trouverions dans la Simplicité? — Or, la Simplicité comprend la Sincérité, mais aussi l'Amour, c'est-à-dire le Dévoûment.

Le Bonheur qui doit régner dans la Famille est dû encore, et surtout, au Dévoûment réciproque de tous les membres la composant.

Le dévoûment consiste, de la part de chacun des deux époux, à exécuter les devoirs qui leur incombent, par nature, en déployant l'activité la plus intelligente ; à vivre dans la communauté de sentiments la plus étroite ; à vivre l'un par l'autre et non l'un à côté de l'autre. L'isolement ne vaut rien ; il engendre dans le plus grand nombre de cas l'égoïsme le plus sec.

La vie commune, dans ces conditions naturelles, agrandit le cœur, car au début même l'on ne vit pas pour soi, mais à cause d'une autre Ame. Et combien ces raisons d'oubli de soi-même se multiplient lorsque viennent les enfants, ces envoyés de Dieu qui, créant de nouveaux devoirs, augmentent ainsi notre Bonheur. Combien nous devons remercier la Providence d'avoir mis en nous cet Instinct puissant d'Amour qui, nous indiquant notre chemin, nous montre notre véritable But : sinon de créer, au moins de développer des Ames, de participer à l'Œuvre du Créateur !

C'est bien là, nous le répétons, l'enseignement le plus pur, celui qui nous prédispose le mieux à secou-

rir, à aimer tous nos Frères : véritable but de notre Etre créé par l'Amour, pour l'Amour !

Dans un pareil milieu, avec le dévoûment que donne l'exemple des parents, avec cette sincérité qui règne au Foyer, comment voudriez-vous que les enfants, à cet âge où il est si facile de les diriger, ne contractent pas les heureuses habitudes qui les défendront contre les mauvais penchants lorsqu'ils tendront à se manifester dans un âge plus avancé ? Combien nous pouvons ainsi les défendre, les préparer pour un avenir heureux !

Par ce que nous venons d'exposer, il apparaît clairement que les *Devoirs* ne sont pas la charge aussi pénible que nous pensions. Les devoirs de la Famille sont à la fois le rempart contre les passions, et la véritable source de Bonheur ; car c'est la Famille qui fait éclore en nous tous les bons sentiments, c'est par elle que naturellement, simplement, nous sommes portés à aimer notre Prochain.

Cette Famille n'est-elle pas, en effet, le centre toujours grandissant d'affections nouvelles ? n'est-ce pas à son cercle toujours s'élargissant, au développement de chacun de ses membres qu'elle doit son importance, qu'elle doit ses heureux résultats ? Ne voyons-nous pas par les divers degrés de parenté qui, tous, forment des chaînons nous rattachant les uns aux autres qu'elle a pour but de nous montrer que nous ne sommes pas étrangers les uns aux autres ? N'est-ce pas la Famille qui fait entrer en nous cette première conception de la Solidarité, non par les besoins de défense commune, de sécurité commune, mais bien d'amour commun, d'amour devant rayonner sur tous les Etres créés ?

Oui, la Famille, vue sous cet angle, ne nous apparaît-elle pas comme l'école où, par deux moyens différents : sous l'impulsion de l'Amour et sous l'impulsion de l'Intelligence, deux âmes, en se prêtant un mutuel appui, cherchent à manifester leur reconnaissance envers Dieu par l'amour pour les créatures qu'il a confiées à leur soins et par l'amour de toutes les créatures auxquelles il a associé leurs besoins ?

Ne sont-ce pas là les sentiments que fait naître, que fait éclore, que développe la Famille ?

Et par qui, par quelle douce influence est-elle créée, cette Famille ? Qui en est le pivot ? Qui en est la base certaine ? — N'est-ce pas toi, ô Mère ? toi dont la bonté rayonnante est le véritable élément de civilisation ! n'est-ce pas toi, ô Mère ! qui es la véritable créatrice de la société ? n'est-ce pas par ton dévoûment constant, absolu, que tu nous indiques la Vérité ?..

..... Après ce drame où l'enfant naissant se fait jour au travers des douleurs de la Mère, n'est-ce pas pour toi, ô Mère ! l'occasion de nouveaux sacrifices ? C'est encore à tes dépens que ton enfant prospère, grossit ; et plus tard, lorsque tu l'as encore nourri de toi-même, de combien de soins, de combien de précautions n'est-il pas l'objet ? quelle sollicitude toujours en éveil !... Et lorsque survient la maladie !... Mais, le voici toujours grandissant, qui te crée de nouveaux devoirs : les tendances volontaires, les caprices, les emportements commencent à poindre ! C'est toujours à toi qu'incombe le soin de donner à cette jeune âme qui s'éveille la première impulsion qui influera sur sa vie.

— Et comment la donnes-tu ?

— Par la douceur, par la persévérance qui ne se lasse jamais, enfin par la confiance que tu sais inspirer. Oui, c'est toi, ô Mère ! qui sais comprendre la Volonté du Créateur, de Celui qui, dans sa Sagesse et dans son Amour infini pour ses créatures, leur a donné l'Enfance ! l'Enfance, cette époque heureuse où l'âme, oubliant son passé, se réveille à une nouvelle existence avec les dons de son origine. Combien cette nouvelle période peut être favorable à l'élévation, au progrès de cette âme, si les parents, ministres de Dieu, savent et veulent la diriger dans le bon chemin !

Oui, quels devoirs ! Mais aussi quels horizons nouveaux de bonheur si, écoutant les Voix intimes qui sont en nous, nous préparons, nous armons, nous fortifions cette âme pour la lutte qui l'attend. Quel but ! quel noble but ! et combien éloigné de l'Instinct tel que les matérialistes veulent le comprendre !

O aveugles qui ne voulez pas voir ! Sourds qui ne voulez pas entendre ! humains qui ne voulez pas comprendre ! Vous qui, cependant, respectez vos mères, pourquoi ne voulez-vous pas croire en celles qui sont de futures mères ? Leur mission civilisatrice ne sera-t-elle donc pas la même ? leur dénierez-vous la possibilité de faire ce qu'ont fait vos mères ? ne voulez-vous pas leur faciliter la tâche de Dévoûment qu'elles ont à accomplir en les fortifiant de votre amour, de votre tendresse ?

Pauvres malheureux qui ne voulez pas croire à l'Amour, vous qui ne vous sentez pas assez forts pour tenter cette épreuve, que Dieu ait pitié de vous et que sa divine Lumière vous éclaire !

. . . .

Mais toi, Père, quelle est donc ta mission ?

Puisque, témoin du drame qui s'est déroulé devant toi ; puisque, témoin des souffrances disparues, oubliées au premier cri du nouveau-né ; puisque, témoin de tant de dévoûments qui, agrandissant ton cœur, te font aimer ce nouveau-né que tu ne comprends pas encore, ce nouveau-né que tu aimes par Elle et pour Elle ; puisque te sentant inhabile, inapte à ces fonctions maternelles que tu vois s'accomplir avec tant de bonheur, croiras-tu ta Tâche accomplie parce que tu auras assuré la subsistance à ta Famille ? — Non, tu voudras aimer, te dévouer à ton tour ; tu voudras augmenter leur bonheur ; tu sentiras que là est ton Devoir !

Et si, descendant en toi-même ; si, observant, analysant, réfléchissant, tu médites, deux moyens, deux routes se présenteront à toi pour réaliser le bonheur dont tu veux les envelopper.

Tu les conduiras au Bonheur par la *Richesse* ou par l'*Amour* !

Explorons d'abord cette route qui mène à la *Richesse*.

Là, nous apercevrons facilement tous les dangers, toutes les embûches, toutes les perfidies qui nous menacent !.... Si, cependant, nous voulons continuer à observer, à réfléchir, nous constaterons que : ou bien nous ne serons pas favorisés par ce hasard aveugle qui ne sait pas faire les choses, et alors rien ne nous réussira ; ou bien, au contraire, tout sera pour nous occasion de succès.

Dans le premier cas, nous poursuivrons vainement notre but qui toujours fuira devant nous, nous angois-

sant, nous désespérant, neutralisant d'abord la douce harmonie du Foyer ; puis, nous remplissant le cœur de fiel, d'envie, d'amertumes, nous fera prendre en horreur ce lieu de supplices en qui nous ne verrons plus que le gouffre qui nous absorbe, qui nous tue ! — ou bien, le lien fatal qui nous paralyse, qui empêche, arrête, retient par ses exigences l'essor de notre génie !

Pauvres fous ! nous voici bien loin de ce Foyer calme et doux où le sourire de la Mère, reflétant celui de l'Enfant, fait seul la joie, à lui seul emplit nos cœurs de douces émotions !..

Dans le second cas, tout nous sourit, tout nous favorise, tout nous réussit : l'abondance est au logis, tout, autour de nous, respire la joie, la satisfaction, le contentement. Mais, nous ne sommes qu'au début de nos succès : après la fortune, les honneurs avec leur cortège de parasites, de rampants envieux, souriants !

Toujours naïfs, toujours bons enfants, heureux de vivre ! ne voyant autour de nous que des heureux (il nous en coûterait trop de croire au malheur), voici qu'un événement imprévu surgit, foudroyant !

Ou c'est l'effondrement certain avec son aspect sinistre, avec ses désespoirs qui anéantissent, qui brisent, qui tuent !.. et alors, quelles conséquences pour la Famille habituée à l'opulence et plongée si subitement dans la plus sombre misère !

Ou bien c'est un coup terrible que l'énergie arrive à parer, mais qui, laissant après lui cette crainte farouche dont naissent tous les enfants de l'égoïsme, empoisonne à jamais l'existence, et bannit la confiance, le doux abandon, le dévoûment qui doivent régner au Foyer.

Encore une fois, adieu ! Foyer calme et pur ! tu disparais dans la tourmente et, l'Egoïsme féroce ayant fait son apparition, tu es à tout jamais détruit !...

Il ne nous reste plus qu'à considérer le chemin de l'Amour ! Là, contre tous les écueils, contre toutes les vicissitudes qui encombrent la route de la Vie, le Foyer rayonne, grandit, fortifie ! là, prennent naissance les plus beaux dévoûments, les plus beaux exemples, mais non les plus bruyants, non ceux que les trompettes de la Renommée se chargent de sonner à tous les horizons, mais bien ceux qui, modestes, simples, sont cependant compris, appréciés, imités par des *Simples*.

Car, nous l'avons dit, tout est simple dans la Nature ; et l'Instinct seul est vrai : nous ayant été donné par le Créateur pour nous indiquer à chacun la route que nous devons suivre pour parvenir au But, à l'Amour, à Dieu, au Bonheur !

C'est donc notre véritable but, notre véritable mission sur Terre, à nous autres Hommes, d'entourer notre Foyer de bonheur !

Comment donc y parviendrons-nous ? Comment devons-nous agir pour y parvenir ?

Le moyen est simple, nous le sentons : nous avons besoin d'écouter seulement la Voix de notre Instinct ; lui, comme un guide sûr, fidèle, nous enseignera toujours la Vérité ! Ce qu'il nous faut, nous le sentons tous, c'est la Paix, c'est la tranquillité, c'est le calme !

C'est Toi, ô grande Nature, dont le calme recueilli nous assure le bonheur physique, c'est Toi qui es notre Educatrice ! C'est en écoutant les oiseaux chanter dans tes frondaisons de verdure ; c'est en respirant la

rosée du matin, c'est en écoutant les mille voix de ton harmonie matinale ou de ton aube crépusculaire que nous nous sentons avec Toi en parfaite communion de pensée, et que, rentrant ainsi dans la loi de l'Instinct, dans la loi d'Amour, nous comprenons que le calme est ton Bonheur, est aussi le nôtre.

Oui, c'est le calme, c'est la Paix qui nous assurent un Foyer heureux, car c'est dans la Paix, ô Mère ! que tu peux en toute sécurité accomplir l'Œuvre de Dieu ; c'est avec la Paix que tu engendres, que tu fais grandir, que tu amènes ici-bas les Ames que Dieu veut développer, veut rendre de plus en plus heureuses ; c'est dans la Paix que ta mission doit se faire ; c'est dans la Paix que tes enfants grandissent, qu'eux-mêmes peuvent appeler à leur tour d'autres Ames ; c'est dans la Paix que l'on apprend à aimer ! — c'est dans la *Guerre* que l'on apprend à haïr.

Oui, la guerre, horrible et sanguinaire, est l'œuvre des Hommes, l'œuvre de l'Ignorance. Oui, la Guerre, ce fléau inventé par nous, que Dieu a autorisé dans sa Bonté infinie comme un moyen de fusion, comme un moyen nous permettant de comprendre la Solidarité ; la Guerre, qui a constitué les nations, tend aujourd'hui à les détruire, tend aujourd'hui à l'anéantissement de l'Humanité. La guerre sauvage, la guerre farouche doit être proscrite, parce qu'après avoir été l'instrument de notre avancement, elle serait aujourd'hui un pas en arrière ; elle serait le retour à la barbarie, le retour à l'Ignorance.

Non, Frères d'ici-bas, chassez l'Egoïsme, chassez les mauvaises passions de vous-mêmes et vous ignorerez la Guerre, et la Paix, la Paix bienfaisante, régnera seule dans votre monde. Avec elle germeront les

fruits de l'Amour ; avec elle se développeront et la Fraternité et la Solidarité d'amour qui doivent tous vous unir un jour !

Raisonnons, si vous le voulez, et examinons les terribles conséquences de la Guerre.

Oui, les guerres sont des crimes, et des plus épouvantables, puisqu'elles sont opposées à l'Amour ; elles sont contre la Volonté de Dieu, puisqu'elles interrompent le cours d'existences qui, toutes, avaient un but ici-bas ; qu'elles arrêtent, et pour longtemps, tout progrès moral.

Le vaincu de nos guerres modernes, l'est, surtout, par les conditions économiques qui lui sont faites ; il est donc enclin, pour retrouver la fortune perdue, à user, à abuser de son intelligence uniquement en vue de la reconstitution de ses biens, de sa fortune.

Le vainqueur exalté qui, néanmoins, a également souffert de cette crise, laisse, dans son orgueil, la porte ouverte à toutes les exactions, à toutes les vexations, à tous les vols, à toutes les rapines.

De part et d'autre, en dehors de toute autre considération, la guerre déchaîne donc toutes les mauvaises passions avant, pendant et longtemps après son œuvre funeste. Et comment pourrait-il en être autrement ? une mauvaise action peut-elle engendrer autre chose que de mauvaises actions ?

Notre premier Devoir, le plus important, tous le reconnaîtront, c'est de maintenir la Paix, de faire régner la Paix !

D'ailleurs, pourquoi nous parler de déshonneur parce que nous posons en principe que la Paix doit régner d'abord, et n'importe à quel prix ?

Les nations — d'autres l'ont dit, beaucoup le croient et l'ont répété, — les nations ont le sort qu'elles méritent. Pensez-vous donc qu'à cette époque, avec les terribles conséquences qu'aurait la Guerre, les puissances qui, sûrement, en seraient toutes lésées au point de vue économique, en raison même de cette perturbation d'affaires, ne se porteraient pas comme médiatrices ? Et pensez-vous aussi qu'une nation qui, par sa valeur intellectuelle, par sa valeur morale, se serait placée au premier rang, qui apparaîtrait comme le flambeau rayonnant sur le Monde ; que cette Nation disons-nous, ne serait pas capable, par l'attraction certaine de cette beauté morale, de se créer des sympathies qui la défendraient de leur admiration et parviendraient ainsi à résoudre tous les différends ?

Oui, c'est bien !

La Paix est nécessaire, mais hélas ! la Guerre ne s'exerce-t-elle seulement que dans ces temps troublés où un vainqueur, ou qui se croit tel, agit avec franchise, avec brutalité ?

Non ! la Guerre, ou la mauvaise action, la mauvaise passion qu'elle représente : l'*Egoïsme*, se manifeste en temps de paix sous une autre forme, sous la forme de l'*Industrie* ! — Oui, de l'Industrie, dont les progrès terribles ont renouvelé, des temps anciens de barbarie, les mauvais procédés, les mauvaises coutumes. N'est-ce pas autre chose qu'un servage, qu'une glèbe nouvelle, ces monstrueuses exploitations, ces monstrueuses industries où l'homme disparaît en tant que créature humaine, pour ne plus être apprécié que comme *outillage*, que comme *machine* ? n'est-ce pas une honte que l'Industrie, qui est cependant nécessaire, indispensable au Progrès, ne soit pas mieux comprise et ne

soit pas dirigée suivant les lois de l'Instinct, suivant la Loi d'Amour ?

Oui, l'Amour doit présider à tout, même pour le bonheur de ceux qui se figurent que l'Egoïsme, le « moi » haïssable est le terme de l'Amour.

Il est temps de lutter contre ces résurrections de coutumes que devraient, à tout jamais, avoir fait disparaître l'œuvre des Temps nouveaux. Hommes ! et vous surtout, Pères, vous avez le Devoir étroit, rigoureux de vous occuper, de vous défendre contre les forts, contre les puissants. CE DEVOIR EST SACRÉ ! Mais ne l'oubliez pas, vos revendications, bien que légitimes, vous devez les faire dans cet Esprit nouveau, dans cet Esprit de Charité qui doit vous animer tous : vous devez partir avec l'abnégation, avec le dévoûment comme armes et, vous considérant comme supérieurs à ceux que vous allez combattre, vous leur devez l'*exemple* de la modération, de la bonté, de la vérité !

Hélas ! vous ne comprenez plus ; les saines traditions du Christ semblent avoir disparu de votre Terre ? Eh bien, étudiez-les avec ardeur, étudiez-les avec sincérité et vous les comprendrez, et vous serez forts ! Car Dieu représente la Vérité, car Dieu est la Toute-Puissance, car Dieu est l'Amour Infini. Et l'Amour triomphe de l'Egoïsme.

Ne vous attachez pas non plus à cette vaine science que l'on vous vante tant ; attachez-vous surtout à la poursuite de la Vérité, à la poursuite du véritable But de cette Existence, de nos existences ; comprenez et méditez et vous serez alors en possession de la véritable Science, de celle qui vous apportera le Bonheur.

Examinons sur quoi a vécu l'Humanité, jusqu'à ce jour ; qui l'a fait espérer ; qui lui a fait prendre la vie

comme une Joie, comme une Espérance ! — la mort comme un soulagement, comme une Délivrance heureuse vers laquelle nous devions tous nous acheminer, notre tâche une fois remplie ?

N'est-ce pas à l'Enseignement du Christ ? n'est-ce pas à son Dévoûment ? Si, pendant les 20 siècles qui viennent de s'écouler, l'Humanité a vécu, a espéré en Lui ; n'est-il pas toujours la Vérité ? n'est-il pas toujours la Lumière ? Et si son Enseignement n'est plus compris, aujourd'hui, par ceux qui se sont donné mission de le répandre ; si les exemples de dévoûment, d'abnégation, ne viennent plus de ceux qui se disent ses successeurs, s'en suit-il que Lui, cet Homme divin, ce Consolateur des Ames affligées, ait cessé d'être l'Expresion la plus haute, la plus noble, de la Vérité, de l'Amour ?

Or qu'était-il, le Christ? Etait-ce un savant ? — Non, c'était un DÉVOUEMENT ; c'était la plus haute personnification de l'Amour !

La Science peut-elle atteindre à cette hauteur ?

Oui, mais en restant ce qu'elle doit être, en poursuivant sa mission civilisatrice ; en se faisant l'*Auxiliaire* de cette Science nouvelle : le SPIRITISME OU SCIENCE DE DIEU.

En résumé donc, c'est dans la Loi d'Amour que nous devons trouver la véritable organisation des sociétés humaines, autrement dit des Nations.

Nous avons vu que le premier principe qui découle de cette Loi, est l'obligation de maintenir la Paix Universelle.

Relativement à l'organisation économique, sans vouloir pénétrer bien avant dans ce sujet qui sortirait

du cadre de cette étude, ne nous inquiétant pas de ce qui existe, mais seulement de rester en harmonie avec la Loi d'Amour, voyons les dispositions naturelles qui se présenteront à notre Intelligence.

Rappelons-nous que nous avons reconnu à la base de toute société humaine, la Famille ; d'autre part, nous avons vu la place immense qu'y tient la Mère, tant pour les soins à donner aux enfants, au chef de famille, tant pour l'éducation des enfants que pour les occupations, pour la direction du ménage.

Or, nous devons hautement déclarer que :

Toute condition économique qui tendrait à éloigner la Femme de son Intérieur, sera une condition *anti-naturelle*, *anti-sociale* qui, par conséquent, serait un retour à la barbarie, à l'anéantissement de l'Espèce humaine, par la séparation forcée, obligatoire des deux sexes : séparation ayant pour résultat, nous l'avons établi, le développement de l'Egoïsme le plus brutal, avec ses conséquences : les passions.

Nous devons donc, pour être logiques, poser en principe la nécessité d'allouer un salaire suffisant pour assurer, par le travail du chef de Famille, l'existence modeste, simple, si nous ne pouvons pas mieux, mais au moins l'existence des familles constituant la Nation, pour ne pas encore dire, l'Humanité !

Nous ne pouvons logiquement demander plus ; car l'égalité de traitement serait une utopie, une absurdité. Nous arrivons sur Terre avec des états d'âme différents ayant des devoirs différents suivant notre élévation morale ; il serait donc insensé, nous le répétons, de prétendre aux mêmes conditions d'égalité de fortune, de position, de situation, puisque nous n'avons pas

tous les mêmes aptitudes, non plus que les mêmes besoins. D'ailleurs, combien d'autres l'ont dit, l'égalité de fortune ne pourrait pas se maintenir du fait de la prodigalité des uns et de l'avarice des autres.

Nous ne faisons qu'effleurer ce sujet qui comporterait les éléments d'un ouvrage spécial; nous avons voulu, seulement, établir, en remontant à la source de toutes choses, la légitimité et l'obligation pour tous d'étudier ces questions, mais en partant de Dieu, de l'Amour qui est et qui doit être notre seul moyen.

Cependant, pour atteindre ce résultat, objet constant de tous nos efforts, devons-nous écouter ces voix irréfléchies qui, trop pressées parce qu'elles ne voient pas au delà du tombeau, nous excitent à la guerre, à la révolution ? Devons-nous encore verser le sang pour arriver à cette conquête, non de la liberté qui n'est qu'un vain mot, mais de la Charité, de l'Amour qui ne peuvent être l'objet d'une équivoque, basés qu'ils sont sur le Dévoûment ? — Non, mille fois non, tout ce qui précède, les moyens que nous avons dans la Famille — cette petite réduction de la société, — tout nous incite à ne chercher que par les moyens d'amour, de Charité, par la Persévérance, par la Persuasion, par l'*Exemple* et aussi par le Courage que nous devons montrer en affichant nos opinions, en cherchant à les vulgariser, en nous groupant, nous prêtant aide mutuellement pour arriver au triomphe de la Vérité !

Qu'avons-nous à craindre d'ailleurs, puisque nous sommes préparés, puisque nous avons ce centre affectueux de la Famille pour nous soutenir, nous encourager; puisque, ne méprisant pas la Richesse, mais la considérant seulement en raison des devoirs nouveaux qu'elle nous crée, nous ne l'apprécions pas pour nous-

mêmes ; puisque, ne poursuivant pas la Richesse, nous avons choisi la route qui mène à l'Amour !

Ainsi, voici donc deux questions principales résolues : la Paix et l'Existence assurées aux Familles, et aussi le Progrès qui en est la conséquence.

PROGRÈS

Mais, savons-nous bien ce qu'est le Progrès ? — Savons-nous bien en quoi il consiste ?

Est-ce la Science telle qu'on nous la donne dans nos Ecoles ? est-ce seulement par la culture de l'Intelligence qu'on arrive au Progrès ?

Il a été démontré au cours de cet ouvrage que l'Intelligence, étant au service de nos sens physiques ou agissant par ces sens, ne pouvait arriver qu'à faire naître l'Egoïsme, c'est-à-dire à développer nos passions, conséquemment à nous rendre malheureux. Ce n'est donc pas seulement cette science, qui s'adresse à l'Intelligence, que nous devons cultiver, mais aussi, mais surtout, celle qui nous vient du Cœur, celle qui est l'Ame — l'Ame elle-même — l'Amour !

A tort ou à raison on a exclu Dieu de l'Ecole, visant des personnalités considérées comme un obstacle au Progrès. — Ayant ainsi chassé Dieu de l'Ecole, ne devons-nous pas nous demander s'il y a lieu de l'y rétablir ?

Eh bien, à cette question, nous répondrons hardiment : NON !

Non, Dieu doit être en nous-mêmes ; nous avons tous le devoir de considérer Dieu comme une *Science*, comme la Science des sciences, comme la plus belle des Sciences ; nous devons donc tous nous attacher à

le mieux comprendre, à le mieux connaître de jour en jour ; et puisque Dieu, dans sa Bonté infinie, nous a — nous, Parents — chargés d'élever, de diriger nos Enfants, c'est à nous qu'il appartient de développer en eux ces notions qu'ils apportent en naissant ; c'est à nous, à *Nous seuls*, qu'appartient ce Devoir rigoureux, ce Devoir sacré de faire germer en nos Enfants le culte du Père Vénéré à qui nous devons tout !

Ainsi pénétrés de l'importante, de la solennelle obligation qui nous incombe, nous devons ne pas négliger d'étudier par nous-mêmes, de développer en nous cette Science bénie, cette Science nouvelle, le Spiritisme qui éclaire déjà si magnifiquement notre Existence, le But de notre Existence terrestre, le But toujours le même, toujours constant, le But immense, le But grandiose, le But Infini : Dieu !

Oui, c'est à nous, Parents, que ce Devoir s'impose ; c'est donc à nous à nous émanciper suffisamment, à prendre connaissance de notre Individualité, de notre Responsabilité ; — oui, nous le répétons à dessein, c'est à nous — à nous seuls, Parents — qu'il appartient de pétrir ces Ames nouvelles, ces Ames renouvelées par l'Incarnation, par la volonté de chacun de tenter une nouvelle Epreuve, une nouvelle Expérience, une nouvelle Etude, pour monter, monter toujours plus haut, toujours plus près de Dieu, toujours plus près du vrai Bonheur !

Ainsi, bien nettement pour nous se dessine ce nouveau Devoir, ce nouveau Devoir rigoureux qui nous incombe à nous-mêmes, à nous seuls ! Car il faut, Frères d'ici-bas, que vous arriviez à comprendre ce qu'est l'*Individualité*, ce qu'est la *Responsabilité* qui en découle ; et qui que vous soyez, quelle que soit votre instruction, si vous avez la Volonté bien ferme, bien

arrêtée de vous instruire, *vous le pouvez* ! — n'hésitez pas, et fréquentez ces Cercles où de bonnes Ames se sont donné mission de prier, d'évoquer des Frères de l'Au-delà qui gémissent, qui errent, pauvres Ames perdues ! pauvres Ames abandonnées ! jusqu'à ce que d'autres Frères plus élevés les ramènent vers cette Terre où ils aspirent, afin d'y trouver les saines consolations, les saines instructions qui, trop élevées pour Elles dans cette Demeure céleste, ne pouvant pas être comprises d'Eux, ne leur procurent que l'amertume, le Désespoir résultant de leur infériorité, et aussi du temps inutilement gaspillé sur cette Terre où les attraits de la Matière grossière avaient seuls constitué leurs joies, leurs plaisirs.

Oui, fréquentez ces Cercles, ces réunions qui vont se multipliant ; là vous pratiquerez l'Enseignement mutuel, le seul, le véritable, puisqu'il a sa source dans l'Esprit de Solidarité qui est l'Expression la plus vraie, la plus complète, la plus pure de la Vérité. — Nous sommes tous solidaires, tous nous devons nous entr'aider ; et si l'un de nous obtient, ou a obtenu quoi que ce soit qui lui paraisse avoir une valeur quelconque, qu'il n'hésite pas à le livrer au contrôle, à l'étude des Esprits plus avancés qui pourront le conseiller en cette occurrence.

Il faut, il est nécessaire que cette Idée pénètre bien dans les masses, que nous devons agir tous de concert ; mais que nous devons agir et apprendre à agir, seuls, dans la sphère où Dieu, par son autorité et sa Volonté, nous a manifestement donné les devoirs auxquels nous devons satisfaire. Et c'est ainsi, et c'est pourquoi nous affirmons de nouveau que Dieu doit être notre Etude constante ; Dieu doit être l'Etude de chacun, l'Etude à laquelle nous nous livrons aux heures favo-

rables, aux heures où, par ses phénomènes divers, Dieu nous prédispose, Dieu nous sollicite à nous joindre à sa Nature ! pour nous recueillir, pour le prier avec Elle ; — lorsque les premiers rayons du Soleil nous sonnent la fanfare du réveil, ou lorsque ce même Soleil, disparaissant à l'horizon vermeil, à l'horizon empourpré, nous envoie ses dernières effluves et, comme dans un long regard baigné de larmes, nous quitte jusqu'au lendemain !

Oui, salut, ô Science divine ! que chacun de nous s'apprête à t'aimer, à te connaître, à te vénérer ! car l'Heure a enfin sonné sur cette Terre, où les Esprits de l'Espace vont pouvoir s'entretenir avec leurs Frères incarnés ; où ces deux Forces pourront se consulter, pourront agir de concert pour la plus grande gloire de Dieu, pour le plus grand bonheur de ses créatures. — Oui, Frères ! élevez vos cœurs vers Dieu, élevez-les aussi vers nous ; et, si vous rencontrez des malheureux parmi ceux d'entre vous qui — désincarnés — n'ont pas su faire leur devoir, instruisez-les, préparez-les à une nouvelle existence, vous le pouvez mieux que nous ; comme aussi nous pouvons, mieux que quiconque sur votre Terre, vous transmettre les vérités dont vous avez besoin, les vérités nouvelles que votre nouvel Etat de progression vous rend utiles, indispensables.

Oui, Haut les Cœurs ! et qu'ici-bas, comme dans l'Espace, nous priions ensemble, nous unissions nos efforts pour l'Emancipation, pour l'Individualisation plus complète de chacun de nous ; travaillons ensemble, de bonne Volonté, sans aucune autre Direction, sans aucune autre Sollicitation que la Voix qui Est en nous, que la Voix de l'Instinct, que le besoin d'Aimer

les disparus, les absents — et non pas, et non plus, Ceux que vous croyez avoir perdus pour toujours!

Non, toujours nous sommes près de vous, toujours nous pensons à vous, toujours nous vous voyons agir. Et que de fois nous éprouvons le besoin de vous faire nos observations ; que de fois nous éprouvons le besoin de vous signaler les écueils, les dangers ; que de fois nous voulons nous unir à vous pour vous soulager, pour vous faire espérer ! pour vous conduire et vous montrer la Vérité ! — Mais, hélas ! votre volonté ne nous appelle plus, votre volonté est loin de nous, et c'est à peine si, en souvenir de cette affection brisée, de ces liens autrefois si doux, vous consentez à entretenir quelques fleurs sur nos tombes, au lieu de venir par la Pensée, par la Volonté, au milieu de nous, près de nous, pour que nous nous causions, peut-être trop sérieusement quelquefois, mais toujours, croyez-le bien, pour votre bien, pour votre Bonheur, pour le nôtre.

Oui, croyez-nous, croyez-en nos paroles ; apprenez à mieux nous parler, à mieux nous entendre ; et quand ce moment auquel nous aspirons sera arrivé, quelle que soit la distance, quelle que soit la durée de la séparation — Vous, sur Terre — Nous, dans l'Au-delà : nous serons toujours ensemble, toujours unis, pour Aimer, pour manifester notre Reconnaissance à ce divin Père, à ce Père chéri, à Celui qui a tout fait, qui fait tout pour nous !

Oui, que la dernière parole, qui terminera ce premier livre, soit un Acte de Foi, un Acte de Reconnaissance envers Dieu, envers notre Créateur ; que ce cri soit celui de notre Ame l'assurant du Bonheur que nous avons de Vivre, et qu'il renferme l'Espérance de le mieux Connaître, de le mieux Aimer !

CREDO

DE LA RENAISSANCE MORALE

Mon Dieu, donnez-moi la Force d'accomplir mon Devoir, tout mon Devoir ; que votre sainte Volonté s'accomplisse par Nous, en moi.

Que signifient ces paroles ?

C'est ce que nous allons analyser.

Pour cela, repassons tout ce que nous a appris cette longue Communication qui date de plusieurs années, et qui n'a été encore, jusqu'à ce jour, que personnelle sauf pour la partie traitant du Bien, du Mal, du Bonheur et du Libre Arbitre, dont les questions détaillées dans le Journal des Esprits, « La Renaissance Morale », ont constitué ce qui est ma Foi, ce qui est l'Ame de ma vie.

Ainsi, aussi, dois-je rendre hommage à Ceux qui, par cette Voie aérienne, par cette télépathie occulte, ont déversé en moi, par ma Soumission à leur Voix, les vérités qui constituent mon Credo ! que j'oppose au terrible « J'accuse » ! ! !

Donc, ô Vous, célestes instructeurs ; ô Vous que je vais quitter en apparence, mais auxquels je me sens réellement relié de plus en plus, de mieux en mieux ; ô Vous aussi, cher Maître, qui avez bien voulu écrire cette Préface pour aider à l'Œuvre commune ; oui, Vous tous, je vous déclare, je vous reconnais hautement comme la qualification de l'Esprit du Bien, comme le Courant supérieur d'Intuition, comme l'Elément du Bonheur.

Donc, par Vous instruit,
J'Accuse que,

Je crois

en la Toute-Puissance d'une Cause Suprême, Unique, dont la Volonté actionnée toujours par l'Esprit du Bien, par l'Esprit de Dévoûment, est la RAISON de Tout; est la Raison de la Création : de tous les Faits, les Actes, les Mouvements en apparence contraires; enfin! la Cause du Bien, — du Mal aussi, que se donne cette Cause Suprême, cette Raison d'Amour, pour lier, relier entre eux toutes les créatures, tous les Eléments de la Création dans une Harmonie que nous admirons dans l'Ordre des sciences physiques, que nous ne voulons plus accepter dans l'Ordre des sciences psychiques encore à l'état d'enfance, encore plutôt à l'état d'Ignorance ; puisque le Hasard, puisque les Forces de la Nature, aveugles, inconscientes, sont les seules mauvaises raisons que l'on donne pour essayer d'expliquer ce qui émane de cette Bonté judicieuse, prévoyante, clairvoyante, PROVIDENTIELLE, enfin ! qui, à notre point de vue, lorsque nous voulons bien l'accepter timidement d'abord (cette Cause d'Union, d'Unité) autorise le « Mal » nous ne savons pas pourquoi ?... nous n'osons pas dire : pour notre malheur, et non plus, pour notre Bonheur.

Car, jusqu'à cette Lumière qui vient d'être projetée sur l'Humanité terrestre, le MAL s'est toujours opposé au BIEN comme Cause absolue. Or,

Je crois

que le « Mal » est une étape du BIEN, est une Fonction relative qui n'a d'*Absolu* que sa *Relativité* ; que cet état de « comparaison » qui résulte du mode nécessaire de nos progrès, de nos évolutions, de notre propre Bonheur aussi.

Car, Toi, Mère, tu enfantes ta Joie, ton Bonheur prochain dans la douleur présente, dans ton *Mal d'Enfant* ; car Toi, Mère, tu enfantes aussi les Sociétés par ta Souffrance héroïque de Dévoûment ; en acceptant l'Homme meurtrier qui te ravit ton Enfant, non pour t'assurer la Vie, non pour vous assurer la Vie, mais pour satisfaire à sa vaine Ambition, pour satisfaire à son vain Orgueil, pour étaler d'abord la puissance de ses muscles, ensuite de sa perfide intelligence qui s'utilise à tromper, à vouloir tromper.

Mais, voilà où je te reconnais, ô divine Providence ! Voilà où je t'apprécie : c'est que j'ai Foi ; c'est que je crois à la nécessité du Travail, à la nécessité de reproduire dans notre petite sphère d'activité, les moyens que tu exprimes par la LOI qui te domine, ou plutôt par qui tu domines : le Dévoûment, l'Amour de tes Enfants, de toutes tes créatures.

Et c'est là ce qu'il faut démontrer ; et c'est là ce que j'ai compris. Car,

Je crois

que le Mal, la Douleur, sont synonymes de Tâche à remplir, de Dette à payer. Puisque la dette physique nous la devons acquitter pour notre Bonheur, en fondant une Famille à l'exemple de Celle dont nous sommes issus ; une Famille où les Enfants représentent la douleur, le mal, la tâche, la peine, le Devoir, enfin le Bonheur lorsque nous y satisfaisons, lorsque nous l'accomplissons, ce Devoir. Et non pas seulement au point de vue « physique », mais au point de vue « Spirituel » : au point de vue d'Organisation supérieure des Familles ; au point de vue « Moral » aussi, c'est-à-dire au point de vue des sacrifices, du dévoûment que nous consentons à cette Organisa-

tion supérieure des Familles, à cette Organisation supérieure en nombre des Sociétés, des Nations.

Et, ainsi comprenant le « Mal » en ce sens, le Bonheur en est la Résultante ; puisque dans la Famille, le Bonheur est à ce prix : du sacrifice des Parents pour leurs Enfants.

Donc, puisque vous nous l'avez aussi démontrée cette Loi,

Je crois

à l'Unité : à l'Union de tous les Etres par la Volonté coordinatrice qui a établi la petite Famille d'un Ordre quelconque, sur le modèle, sur le Plan identique d'une Famille infiniment grande d'un Ordre quelconque, — et d'Ordre physique, et d'Ordre spirituel, et d'Ordre moral.

Je crois

à l'Union : à l'Unité nécessaire pour produire l'Action conforme à la Volonté créatrice, à la Volonté (ne l'oublions pas), de Qui nous dépendons, toujours ! car,

Je crois

aussi au Libre Arbitre, mais suivant ce que vous nous avez appris, suivant donc sa réalité comme *Interprétation* en *Bien*, en *Mal*, de tous les Evénements qui nous joignent — d'Ordre physique, d'Ordre spirituel, d'Ordre moral.

Je crois

que, devant satisfaire à une Loi supérieure qu'il ignore dans le détail de son Organisation générale, comme l'Homme s'ignore d'abord dans le détail de son Organisation physique, sans que pour cela le Bonheur et la Vie par ses moyens normaux lui soient refusés ; et je crois, en conséquence, qu'au point de vue psychique il en est de même.

Et, qu'en conséquence donc, de cette Ignorance première qui est pour nous l'Etude que nous devons accomplir pour avoir un but au point de vue « psychique », comme au point de vue « physique » nous avons un but : apprendre la vie par notre développement physique qui s'opère par cette Loi supérieure que nous ignorons — non pas dans son But général : le Bonheur universel, mais dans ses moyens qui constituent notre Etude devant se poursuivre indéfiniment.

Par tous ces faits,

Je crois

que le Libre Arbitre ne peut empêcher la Cause créatrice dénommée *Hasard*, *Forces aveugles*, *Tout-Un-Inconscient*, etc., etc., d'agir par nous-mêmes pour nous-mêmes : pour notre Bonheur, par des moyens, des ressorts ignorés de nous ; et, nous laissant ainsi l'illusion de notre Action par nous-mêmes, alors que nous sommes réellement l'action de cette Puissance suprême que nous ne devons jamais omettre, mais que (cette action) en raison de ce mécanisme admirable : le « Libre Arbitre », nous pouvons établir, apprécier à notre guise, à notre choix en « Bien », en « Mal. » — Car,

Je crois

à notre Destinée — à chacun, à tous — comme réglée mathématiquement dans son Evolution ainsi qu'il en est pour les Astres dans l'Espace, dont nous n'étudions la Constitution qu'au point de vue « physique », ne voulant pas croire, ne voulant pas chercher ce qui caractérise ce Principe qu'on nomme LOI ! — cet Etre, DIEU : la Puissance, la Force, la Volonté, l'Energie, l'Intelligence, la Conscience, le Dévoûment, l'Amour infini ; enfin l'Etre de tous les Etres, la Demeure de toutes nos demeures. — Donc,

Je crois

à la Destinée ; et je la crois heureuse pour tous, pour chacun ; par tous, par chacun ; concevant ainsi la nécessité de tous les Etres, de toutes les Formes, de tous les Caractères, de tous les Tempéraments, de toutes les Natures, de toutes les Intelligences, de toutes les Consciences, enfin de tout ce qui Est ou s'estime Heureux ou Malheureux.

Partant de là, et pour résumer enfin votre Enseignement,

Je crois

que la nécessité s'impose de nous supporter tous, réciproquement ; de nous accepter tous, réciproquement, comme les éléments divers de notre Bonheur se présentant sous la forme du Droit, sous la forme du Devoir :

Du Droit, — que nous avons de nous soumettre ou de refuser par le Libre Arbitre l'explication en « Bien » que nous fournit notre Conscience de notre Destinée, nous dévoilant, nous réitérant sans cesse que nous avons le « Devoir » d'être heureux ! — en utilisant les Organismes dont nous a dotés ce Créateur d'Amour pour la Fonction à laquelle ils correspondent, c'est-à-dire pour la création : l'Elévation dans la voie du Sacrifice, du Dévoûment, de Ceux inférieurs qui sont susceptibles par nos Exemples de suivre la Filière que Dieu leur impose dans la Voie ascensionnelle qu'Il nous fait parcourir indéfiniment. Cette charge constituant la Tâche qui impose la Tolérance au moins, la Clémence ensuite, la Fraternité, la Charité, l'Amour enfin !

Car nous devons voir ainsi la filière de nos moyens ; la filière correspondant à nos progrès, à notre But :

Dieu, que nous poursuivons comme la Courbe qui sans cesse se rapproche de sa Ligne Directrice sans l'atteindre jamais à quelque infini qu'on la poursuive.

Donc encore,

Je crois

à cette Progression qui est renfermée dans cette Idée supérieure : l'Unité, l'Union ;

Je crois

à cette Progression qui, après nous avoir établi enfant physique, nous fait ascensionner par ces phases diverses : la Puberté, la Virilité, la Décrépitude, la Vieillesse et la Mort, pour que, suivant les nécessités que nous imposent les Organismes divers qui constituent ces différentes phases, nous prenions notre Bonheur par leur satisfaction. Etant égoïstes-inconscients ainsi que les enfants ; progressant, c'est-à-dire nous déplaçant ou étant déplacés par nos Organismes qui se modifient, et dès lors, ayant charge d'appeler des Ames ici-bas pour qu'elles constituent notre Tâche : étant pour nous le moyen de payer la Dette que nous avons contractée envers la Famille, la Société — et devant l'acquitter pour être heureux.

Enfin, après ce Travail, ce Devoir, devant retomber dans cette phase de la vieillesse où, après avoir satisfait aux exigences de notre devoir : de notre Bonheur, nous redevenons à charge à la Société, à notre Famille ; étant encore une fois égoïstes-inconscients, par nécessité, par la Volonté supérieure, fatale ! qui nous commande de recevoir à nouveau des services qui nous constituent une nouvelle Dette ; de telle façon que notre nécessité s'explique par ce But ; que notre Continuité, notre Perpétuité s'impose.

Car,

Je crois

comprendre par ce que Vous nous dites, que la Vie n'est pas ce que nous pensons : ce court passage d'ici-bas ; mais l'Etre ; mais l'Existence ! en cette Demeure céleste : Dieu, qui nous contient tous à tous les points de vue ; et qui nous déplace sans cesse pour, par des oppositions frappantes, forcer notre attention qui s'égare sans cesse dans le connu, le trop connu, l'ennuyeux, le lassant, le pénible, l'écœurant, la douleur, la souffrance : ce besoin d'être intéressé par quelque chose de nouveau, par l'INCONNU ! dont nous avons peur actuellement, et que cette Foi nouvelle va chasser de nos âmes.

Car, ainsi que je viens de le dire,

Je crois

que Vous, Ames qui avez épuisé les jouissances des sens physiques ; — Vous qui en êtes saturées ; — Vous qui, comme des Grands-Parents heureux, ayant vécu dans le Bonheur, voyant vos Petits-Enfants convoler en justes noces, les regardez non pas d'un œil d'envie, mais d'un œil plein de Bonheur, vous disant, vous répétant avec une Joie profonde : « C'est là notre Tâche, notre But, notre Bonheur ; c'est là l'état où nous voulions, où nous voulons vous amener, vous, nos Enfants spirituels. » Car nous devons ascensionner où vous habitez, nous devons nous déplacer parallèlement à Vous ; et lorsque, Vous, chers Parents, aurez épuisé le Cycle de Bonheur par le Devoir que vous devez apprendre à remplir ; lorsque, ayant épuisé cette course heureuse, vous nous aurez aspirés par l'Inspiration que nous devons rechercher de Vous-Mêmes, alors, nous prendrons votre Place. Car l'In-

fini existe ! Car l'Infini est ce En qui nous voguons, ce En qui nous sommes bercés. Car,

Je crois

à l'Infini du Bonheur ascensionnel par le Devoir sans cesse grandissant, sans cesse rayonnant sur un plus grand nombre d'Etres dont nous sommes à ce moment l'Esprit de Direction ; dont nous sommes l'Ame par nos ancestrales années, par nos ancestrales actions, par nos ancestrals dévoûments : — Oui,

Je crois

à cette poursuite incessante d'un Bonheur plus grand, mais s'équilibrant par un Devoir plus grand, s'élèvant en même temps que lui. — Oui,

Je crois

à cette chaîne sans fin dont nous sommes tous des chaînons, des points mathématiques dans l'Espace ; et

Je crois

à cette Progression enfin, dont Dieu est la Raison Infinie réduisant tous les termes de cette progression à l'Unité : leurs valeurs personnelles, leurs actions spéciales, individuelles, n'étant que Celle de cette Raison.

Je crois

enfin, que le Bonheur Est sur Terre comme il Est partout ailleurs : par l'Esprit de Sacrifice, de Dévoûment, par l'Esprit de Tolérance, de Conciliation, de Paix, de Travail.

Je crois

enfin ! que c'est là le CREDO de l'Ère nouvelle que je baptise après Vous du nom

D'ÈRE DE LA RENAISSANCE MORALE

Et voilà enfin ce que je veux faire, croyant à cette Vérité :

Vous louer, chanter votre gloire, ô Maître Tout-Puissant qui nous dotez ainsi toujours de Parents, afin que nous sachions que — lorsque viennent à nous quitter ceux que nous avons ici-bas, et qui sont toujours inspirés par Ceux de l'Au-delà — nous nous sentions consolés, ranimés par cette saine Pensée de les revoir ! — mais surtout, de les sentir toujours par cette même Action se poursuivant en nous, retentissant au fond de nous, et nous rappelant par vous Tous, ô Forces bienfaisantes, CELLE que nous devons aimer, Celle en qui nous devons espérer pour la juste répartition des charges, pour ce que Vous appelez : la Péréquation divine ou Justice Immanente. Car,

Je crois

aussi que la Justice d'ici-bas, même lorsqu'elle nous paraît injuste, doit être acceptée par nous avec Résignation ; car ce n'est que par ce moyen : la Résignation à notre Destinée, que nous pourrons être heureux, nous souvenant que Résignation comprend, si l'on veut : Expiation, Etude, Epreuve, Dévoûment, Amour! c'est-à-dire Sacrifice en vue de donner l'Exemple de la Foi en ce Credo nouveau.

A. BERGER-BIT,

Gérant de *la Renaissance Morale.*

Choisy-le-Roi, 7 février 1898.

TABLE

DE CE PREMIER LIVRE



PARIS
IMPRIMERIE LUCIEN DUC
35, rue Rousselet, 35

PARIS

IMPRIMERIE LUCIEN DUC

35, rue Rousselet, 35